U d'/of OTTAWA
39003002136975
PQ
2225
.C3
1831

60 **DUMAS** (Alex.). **Charles VII chez ses grands vassaux**, tragédie en 5 actes. Deuxième édition **augmentée d'une préface.** Paris, Vve Béchet, 1831. 1 vol. in-8 demi-chag. rouge, coins, dos orné, tête dor., n. rog., couv. impr. 35 fr.

Edition originale de la Préface. Bel ex. bien relié. Les coins de la couvert. ont été coupés. Très rare.

90. DUMAS (A.). **Charles VII chez ses grands vassaux**. Paris, Lemesle, 1831; in-8, demi-chag. vert, dos plat orné de fil. dorés et de fleurons à froid, tr. mouch. (Rel. de l'époque). 2.800 fr.

Edition originale. On y joint un *billet autographe signé* de Dumas, dans lequel celui-ci réclame une paire de pistolets. Agréable reliure d'époque.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/charlesviichezs00duma

CHARLES VII

CHEZ SES GRANDS VASSAUX

Tragédie en Cinq Actes

PAR ALEX. DUMAS;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON,
LE 20 OCTOBRE 1831.

2e ÉDITION
AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE.

Cur non?....

PARIS.
PUBLICATION DE CHARLES LEMESLE.

Se vend chez
Ve CHARLES-BÉCHET, WERDET, LECOINTE ET POUGIN.
RIGA, FAUBOURG POISSONNIÈRE, 1.
BARBA, AU PALAIS-ROYAL.

1831

BIBLIOTHECA

CHARLES VII

CHEZ SES GRANDS VASSAUX.

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n. 6.

CHARLES VII

CHEZ SES GRANDS VASSAUX

Tragédie en Cinq Actes

PAR ALEX. DUMAS;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON,
LE 20 OCTOBRE 1831.

DEUXIÈME ÉDITION,
AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE.

Cur non?....

PARIS.

PUBLICATION DE CHARLES LEMESLE.

Se vend chez
V^e^ CHARLES-BÉCHET, WERDET, LECOINTE ET POUGIN.
RIGA, FAUBOURG POISSONNIÈRE, 1.
BARBA, AU PALAIS-ROYAL.

1831

Universal 29
BIBLIOTHECA

PG
2225
.e3
1831

« Et en ce tems un chevalier nommé messire « Charles de Savoisy, par un de ses pages qui che- « vauchait un cheval, en le venant de mener boire « à la rivière, le cheval esclabouta un escollier, le- « quel avecques les autres allait en procession a « Sainte-Katherine, et tant que l'escollier frappa « ledit page : Et lors, les gens dudit chevalier sail- « lirent de son hotel embastonnés, poursuivant les- « dits escolliers jusques à Sainte-Katherine; et un « des gens dudit chevalier tira une flèche dedans « l'église, jusques au grand hotel où le prêtre chan- « tait messe, dont pour ce faict l'université fit telle

« poursuite à l'encontre dudit chevalier, que la « maison d'icelui chevalier fut abattue, et fut ledit « chevalier banny hors du royaume de France, et « excommunié. Et s'en alla devers le Pape lequel « l'absolut, et arma quatre gallées, et s'en alla par « mer faisant guerre aux Sarrazins, et là gaigna « moult d'avoir. Puis retourna et fut faicte sa paix, « et refit son hotel à Paris tel comme il était pa- « ravant; mais il ne fut pas parachevé, et fit faire « son hotel de Signelay (Seignelais) en Auxerrois « moult bel, par les Sarrazins qu'il avait amenés « d'outre-mer : lequel châtel est à trois lieues « d'Auxerre. »

CHRONIQUE DU ROY CHARLES VI, page 5, par maître Alain Chartier, homme très-honorable.

Je cherchais la matière d'un drame ; il y en avait un dans ces 20 lignes : je le pris.

Il se présenta à mon esprit sous une forme classique : je l'adoptai.

Le théâtre est avant tout chose de fantaisie : je ne comprends donc pas qu'on l'emprisonne dans un système. Un même sujet se présentera sous vingt aspects divers à vingt imaginations différentes :

tracez des règles uniformes, forcez ces imaginations de les suivre, et il y a cent à parier contre un que vous aurez dix-neuf mauvais ouvrages ; laissez chacun prendre son sujet à sa guise, le tailler à sa fantaisie; accordez liberté entière à tous, depuis les douze heures de Boileau jusqu'aux trente ans de Shakspeare, depuis le vers libre de Jodelle jusqu'à l'alexandrin de Racine, depuis les trilogies de Beaumarchais jusqu'aux proverbes de Théodore Leclercq; et alors chaque individu flairera ce qui conviendra le mieux à son organisation, amassera ses matériaux, bâtira son monde à part, soufflera dessus pour lui donner la vie, et viendra, au jour dit, avec un résultat sinon complet, du moins original, sinon remarquable, du moins individuel.

Convaincu de cette vérité, j'ai donc pris les formes classiques, qui pour cette fois m'allaient, et j'ai verrouillé mes trois unités dans les dix pieds carrés de la chambre basse du comte Charles de Savoisy.

Et je dis les trois unités, parce que, selon moi, l'action que l'on croit double est simple. Le tissu et la broderie qui l'enjolive ne font point deux étoffes:

Yaqoub, Bérengère, le Comte, voilà le tissu; Charles VII et Agnès, voilà la broderie. Le Roi vient demander l'hospitalité au vassal; le vassal la lui accorde, et c'est tout : l'arrivée inattendue de Charles VII complique l'action, mais ne la détourne pas de son but; et malgré la présence de son hôte royal, les affaires de ménage du Comte vont toujours leur train.

Puis, cela était nécessaire à mon œuvre, comme je la concevais. Si quelqu'un veut voir une perspective tout à fait comme son voisin la voit, il faut qu'il la regarde de la place de son voisin et non pas de la sienne; ce qui fait, je crois, que le critique devrait toujours juger une œuvre selon la donnée de l'auteur, et non bâtir une nouvelle pièce à côté de l'autre, attendu qu'il est probable qu'il donnera la préférence à la sienne. Puis il est probable encore que le public sera de l'avis du journaliste, parce qu'il est abonné au journal, et que le journal auquel il est abonné ne peut pas avoir tort.

Cela, dis-je, était nécessaire à mon drame, et voici comment : je voulais faire une œuvre de style plutôt qu'un drame d'action; je désirais mettre en

scène plutôt des types que des hommes : ainsi Yaqoub était pour moi la représentation de l'esclavage d'Orient, Raymond de la servitude d'Occident; le Comte, c'était la féodalité, le Roi la monarchie. Une idée morale, qui sans doute est passée inaperçue, planait sur le tout. La voici :

La nature a organisé chaque individu en harmonie avec le lieu où il doit naître, vivre et mourir. Des mers immenses, des montagnes qui percent les nues encadrent en quelque sorte chaque race dans la localité qui lui est propre, et lui défendent de se mêler aux autres races. Autour de l'homme naissent les animaux nécessaires à des voyages bornés, mais qui ne doivent pas le porter au-delà des limites que le doigt de Dieu lui a tracées pour patrie : tant que l'Européen s'abandonnera à son cheval, l'Arabe à son dromadaire, l'instinct de chacun de ces animaux le retiendra dans l'atmosphère qui lui convient, et ni l'animal ni son maître n'auront à souffrir. Déplacer une existence c'est la fausser : les principes du bien, qui, dans des climats amis, sur une terre maternelle, sous le soleil natal, eussent mûri comme un fruit, tournent à mal sur un sol

étranger. Quand tout est hostile à un individu, l'individu devient hostile à tout ; et comme il ne peut anéantir cet air qui l'étouffe, ce soleil qui le brûle, cette terre qui le blesse, sa haine retombe sur les hommes, dont il peut toujours se venger.

Tel est, Yaqoub. Le comte de Savoisy pense, dans sa religieuse crédulité, expier son crime en enlevant à son pays un jeune Arabe né pour le désert et la liberté. Le Saint-Père lui a ordonné une injustice pour racheter un meurtre : la raison n'accepte pas le marché : l'enfant ravi à sa patrie vivra mal ailleurs que là où il aurait dû vivre : là bas il eût été heureux au milieu d'hommes heureux ; ici il sera malheureux par les autres et les autres par lui, car son espoir, ses pensées, ses désirs seront ceux d'une autre race et d'un autre pays, inconnus au pays qu'il habite, incompris de la race qui l'entoure. S'ils veulent se répandre au dehors, le défaut de sympathie les repoussera au dedans. Quelque temps son cœur les renfermera pêle-mêle et grondans ; puis, vienne une occasion ; que la victime et le bourreau se trouvent face à face : il y aura des crimes et du sang. Comme l'expiation était un sa-

crilége, Dieu veut qu'à son tour l'expiation soit expiée.

Je ne sais trop comment est mort le comte de Savoisy, mais, en bonne justice, c'est ainsi qu'il aurait dû mourir.

Reste à répondre à une dernière critique. On m'a reproché d'avoir pris le dénouement d'*Andromaque* : j'ai déjà dit que j'avais voulu faire une œuvre classique : pour ce, il me fallait imiter un écrivain classique : Racine qui s'est trouvé là : autant valait, je crois, pour modèle choisir lui qu'un autre. Qu'on se rappelle *Henri III*, *Christine* et *Antony*, et peut-être conviendra-t-on qu'il y aurait mauvaise foi à m'accuser d'être à court de dénouemens.

DISTRIBUTION.

Personnages.	Acteurs.
CHARLES VII, roi de France.	MM. Delafosse.
CHARLES DE SAVOISY, seigneur de Seignelais.	Ligier.
YAQOUB, jeune Arabe, appelé communément le Sarrazin.	Lockroy.
JEAN, bâtard d'Orléans, comte de Mortain, de Dunois et de Longueville.	Félix.
GUY-RAYMOND, archer.	Arsène.
ANDRÉ et JEHAN, deux autres archers.	Auguste. Hoster.
LE CHAPELAIN.	Éric-Bernard.
BALTHAZAR, fauconnier.	Tournan.
L'ARGENTIER DU ROI.	Ménétrier.
BÉRENGÈRE, comtesse de Savoisy.	Mmes Georges.
AGNÈS SOREL.	Noblet.
ISABELLE DE GRAVILLE.	Georges cadette.

La scène se passe au château de Seignelais, dans le Berry.

Le théâtre représente une salle gothique. — Au fond, une porte ogive donnant sur une cour, entre deux croisées à vitraux coloriés. — A droite du spectateur, une porte masquée par une tapisserie. — A gauche, une grande cheminée; une autre porte masquée aussi par une tapisserie et donnant dans la chambre d'honneur. — De chaque côté des croisées et entre les portes, des panoplies naturelles. — Près de la cheminée un prie-dieu.

CHARLES VII

CHEZ SES GRANDS VASSAUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLUSIEURS ARCHERS entourent le feu; YAQOUB est couché du côté opposé, sur une peau de tigre; à la porte du fond paraissent à la fois UN PÉLERIN et UN ARCHER portant sur ses épaules un daim qu'il vient de tuer.

LE PÉLERIN, du seuil de la porte.

Que Dieu soit avec vous !

ANDRÉ, passant devant lui.

Entrez, messire prêtre.
Charles de Savoisy, notre seigneur et maître,
Sur le seuil de sa porte en vous voyant ainsi,
Vous dirait comme moi : « Mon père, entrez. »

LE PÉLERIN.

Merci.

Yaqoub tressaille au son de cette voix, et se retourne.

ANDRÉ.

Il vous dirait encor s'il était là : « Mon père,
Seiez-vous sur mon siége, et buvez dans mon verre. »
Seiez-vous donc alors, et buvez; car, vrai Dieu!
C'est nous qu'il a chargés de le dire en son lieu.

Aux archers.

N'est-ce pas?

LES ARCHERS.

Certe.

LE PÉLERIN.

Ainsi ferai-je tout-à-l'heure;
Mais pour me rendre encor sa volonté meilleure,
Pourrais-je auparavant, le sachant fils pieux,
Aller sur leurs tombeaux prier pour ses aïeux?

ANDRÉ, décrochant une clef.

Jehan, prends cette clef, et conduis ce saint homme.

Le Pélerin et Jehan sortent.

Maintenant, que celui d'entre vous qu'on renomme
Pour un tueur de daims me dise si beaucoup,
Tirés à cent vingt pas, tombent ainsi d'un coup.

Jetant le daim à terre.

Regardez.

Ils font cercle autour de l'animal.

UN ARCHER.

C'est un daim d'une royale race.

ANDRÉ.

Depuis le point du jour que j'éventai sa trace,

Il [illegible] passer ainsi qu'un sanglier,
Pour le suivre, à travers et taillis et hallier ;
Aussi je me suis mis les mains et le visage
Tout en sang. (A Yaqoub.) Tu ris, toi ?

UN ARCHER.

Laisse-là ce sauvage.

YAQOUB, se retournant.

Heim !..

L'ARCHER.

A l'art de la chasse est-ce qu'il entend rien ?
La chasse est un plaisir de noble et de chrétien.

YAQOUB, comme se parlant à lui-même.

J'étais encor enfant : un matin sous sa tente
Mon père, l'œil en feu, poitrine haletante,
Rentra, jetant son arc et ses traits, et me dit :
« Yaqoub, par Mahomet ! ce canton est maudit :
Chaque nuit mon troupeau d'un mouton diminue.
La lionne au bercail est encor revenue :
Sur le sable j'ai vu ses pas appesantis.
Sans doute dans quelqu'antre elle a quelques petits... »
Je ne répondis rien, mais quand sortit mon père,
Je pris l'arc et les traits, et, courbé vers la terre,
Je suivis la lionne : elle avait traversé
Le Nil au même endroit quelle[illegible] je le passai ;
Elle avait au désert cru me cacher sa fuite :
J'entrai dans le désert, ardent à sa poursuite ;
Elle avait, évitant le soleil au zénith,
Cherché de l'ombre au pied du grand sphinx de granit,
De l'antique désert antique sentinelle :

Comme elle fatigué, je m'y couchai comme elle...
Comme elle je repris ma course, et jusqu'au soir
Mon pas pressa son pas; puis je cessai d'y voir,
Immobile, implorant un seul bruit saisissable
Qui vint à moi... Flottant sur cette mer de sable,
J'écoutai, retenant mon souffle... Par momens,
On entendait au loin de sourds rugissemens :
Vers eux, comme un serpent, je me glissai dans l'ombre
Sur mon chemin un antre ouvrait sa gueule sombre;
Et dans ses profondeurs j'aperçus sans effroi
Deux yeux étincelans qui se fixaient sur moi.
Je n'avais plus besoin ni de bruit ni de trace,
Car la lionne et moi nous étions face à face...
Ah! ce fut un combat terrible et hasardeux
Où l'homme et le lion rugissaient tous les deux...
Mais les rugissemens de l'un d'eux s'éteignirent...
Puis du sang de l'un d'eux les sables se teignirent;
Et quand revint le jour, il éclaira d'abord
Un enfant qui dormait auprès d'un lion mort.
Cet enfant aux chrétiens ne sert pas de modèle :
La chasse du lion est plaisir d'infidèle.....

ANDRÉ.

Silence, Sarrazin!... Quand loin de leur pays,
Les chrétiens vont chassant par tes champs de maïs,
C'est qu'ils sont tourmentés d'une sainte espérance;

Montrant Yaqoub.

Et voilà le gibier qu'ils rapportent en France!

Il détache les flèches passées autour de sa ceinture, et pose son arc dans un coin.

Ouf!... Maintenant j'ai soif... A boire, compagnon!..
Que dit-on de l'Anglais? Que fait le Bourguignon?

Avons-nous du nouveau depuis hier?

Il boit.

Ah ! Bourgogne !
Bourgogne, qui nous fais la guerre sans vergogne,
Je puis bien me brouiller avec tes enfans, mais,
Bourgogne, me brouiller avec ton vin, jamais !

UN ARCHER.

Du nouveau? Guy-Raymond arrive.

ANDRÉ.

D'où?

L'ARCHER.

Je pense
Que c'est du camp français.

ANDRÉ.

Que Dieu le récompense,
S'il vient nous annoncer que l'Anglais est battu,
Ou que le roi reprend quelque peu de vertu!...
Vous a-t-il, en passant, donné quelque nouvelle?

UN ARCHER.

La Comtesse l'a fait introduire auprès d'elle
Sitôt son arrivée : il nous a seulement
Dit, en passsant ici, de l'attendre un moment.

ANDRÉ.

Sans doute que du maître il apporte un message?

L'ARCHER.

C'est probable.

ANDRÉ.

Avec vous je le guette au passage.
Depuis bientôt trois ans qu'il est parti d'ici,
Il doit avoir du neuf à conter.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; GUY-RAYMOND, sortant de chez la Comtesse.

RAYMOND, à André.

Me voici.
Bonjour.

LES ARCHERS.

Bonjour, Raymond.

RAYMOND, à André.

Bonjour, ma rouge trogne.
Es-tu toujours chasseur? — Es-tu toujours ivrogne?
André lui montre le daim.—André lui montre la bouteille vide.
Bravo! je ne connais que manans de bas lieu
Qui négligent les dons qu'à chaque homme a fait Dieu.
S'approchant d'Yaqoub.
Et toi, mon jeune tigre?..

YAQOUB.

Heim!...

RAYMOND.

Le voilà qui gronde.
Sais-tu bien que sans moi, Sarrazinois immonde,
Dans ton désert maudit tu rugirais encor,
Et que tu n'aurais pas au cou ce collier d'or,
Où tout autre qu'un chien en regardant peut lire :
« Yaqoub, le Sarrazin, appartient à messire
« Charles de Savoisy, seigneur de Seignelais, »
Ce qui te donne un rang au milieu des valets?...

Je t'ai pris au soleil aussi nu qu'un reptile :
C'est à moi que tu dois pain, vêtemens, asile,
Esclave ; et si tu l'as oublié, je reviens
T'en faire souvenir.

YAQOUB.

C'est bon, je m'en souviens.

ANDRÉ.

Allons, viens ça, Raymon, et dis nous quelque chose
Des affaires du tems.

RAYMOND.

Vous savez, je suppose,
Que Charles six est mort, et que le jeune roi
S'est vite fait sacrer à Poitiers.

ANDRÉ.

Sur ma foi !
L'on ne sait rien au fond de cette forteresse;
Cependant tout cela, morbleu ! nous intéresse :
Nous sommes Armagnacs et Français ; nous portons
La croix blanche à l'habit.

RAYMOND.

Il paraît, mes moutons,
Que votre troupeau va sans savoir qui le mène...
Ah ! messieurs du Berry, l'on se bat dans le Maine,
Et vous n'en savez rien ! — Eh bien, les curieux
Pourront bientôt, je crois, sans sortir de ces lieux,
S'ils ouvrent les deux yeux, prêtent les deux oreilles,
Du haut de ces créneaux entendre et voir merveilles !

UN ARCHER.

Eh bien ! que verront-ils ? Qu'est-ce qu'ils entendront ?

RAYMOND.

Ils verront, comme un mur de fer, venir de front
Trente mille soldats... Satan serre leurs gorges!..
Criant, les uns : «Bourgogne! »et les autres : «Saint-Georges!

ANDRÉ.

Comment! si près de nous Anglais et Bourguignons !
Trente mille, dis-tu?

RAYMOND.

Rien que ça, compagnons ;
Et pour leur apporter secours dans la mêlée,
La Bretagne, dit-on, vient à grande assemblée.

UN ARCHER.

Ainsi de trois côtés !... Mais Paris ?...

RAYMOND.

Est rendu.

ANDRÉ.

Et le comte Bernard qui le tenait?..

RAYMOND.

Pendu.
Henri six d'Angleterre est nommé roi de France,
Bedford régent.

LES ARCHERS.

Enfer!...

RAYMOND.

Heureusement Clarence,
Suffolck et milord Gray, tués devant Angers,
Prouvent à nos soldats que les cœurs étrangers,
Si bien cachés qu'ils soient sous leur armure anglaise,
N'y sont point à l'abri d'une lance française.

Aussi Bedford vient-il de signer un traité
Avec Philippe et Jean : s'il est exécuté,
Si le duc de Bourgogne et le duc de Bretagne
Se joignent à l'Anglais pour tenir la campagne,
Vrai Dieu! nous n'avons plus qu'à demander merci...
A moins que Charles sept... Puisse-t-il être ici,
Pour entendre le vœu que je forme dans l'âme!...
De sa royale main déployant l'oriflamme,
En tête des barons à sa voix réunis,
Ne charge en criant haut : « Montjoie et Saint-Denis!.. »
Car, malheur à qui, sourd à ce cri de vaillance,
L'entendrait sans lever ou l'épée ou la lance!

ANDRÉ.

Pour moi, je sais quelqu'un qui bien tranquillement
D'être Anglais ou Français attendra le moment.

RAYMOND.

Qui?

ANDRÉ, montrant Yaqoub.

Lui.

RAYMOND, s'adressant à Yaqoub.

C'est vrai?

YAGOUB.

C'est vrai.—Que m'importe, en mon bouge,
Armagnac à croix blanche ou Bourgogne à croix rouge?
Que m'importe quel est le faible ou le puissant?
Ni Charles ni Henri n'ont de droit sur mon sang.
Il faudra bien qu'un jour la France ou l'Angleterre
Pour Yaqoub, fils d'Asshan, garde six pieds de terre;
Et quels que soient, vivans, leurs désirs absolus,
Morts, Charles ni Henri n'en obtiendront pas plus.

RAYMOND.

A moins que cependant le bourreau ne te mène
Prendre possession de ton dernier domaine ;
Et, comme le tombeau que révère Ismaël,
Ne loge ton squelette à mi-chemin du ciel.
C'est ce que quelque jour Dieu permettra peut-être.

ANDRÉ.

Et quand as-tu quitté le Comte notre maître?

RAYMOND.

Voilà bientôt un mois que du camp de Beaugé
Nous partîmes tous deux : lui s'était dirigé
Vers la Bretagne ; moi, j'ai fait route opposée.
D'une commission qui n'était pas aisée
J'avais à m'acquitter : pour atteindre Avignon,
Il fallait, à travers Anglais et Bourguignon,
Par la ruse ou le fer se frayer un passage,
Et remettre au Saint-Père un important message.
Je l'ai fait ; me voilà ! De son côté, ma foi !
Que le Comte à son tour s'en tire comme moi,
Et ce ne sera pas malheureux... Du Saint-Père
J'ai rapporté la lettre en bon état, j'espère !
Regardez : de Benoît voilà le sceau bien net,
Avec les clefs, la croix, la crosse et le bonnet...
Signez-vous.

Tous se signent. — Du regard il ordonne à Yaqoub d'en faire autant. — Yaqoub croise ses mains sur sa poitrine et incline la tête.

Toi...

YAQOUB.

Qu'il soit fait ainsi que vous faites !
Jésus et Mahomet sont deux puissans prophètes.

RAYMOND, en tirant son poignard, à Yaqoub.

Regarde ce poignard : s'il t'arrive jamais
De mêler ces deux noms, Yaqoub, je te promets
Qu'à la première phrase arrêtant ta harangue,
Ce fer à ton palais ira clouer ta langue.

TOUS, s'approchant de lui.

Mort au blasphémateur !

YAQOUB, se levant et mettant la main à son cimeterre.

N'approchez pas, maudits !..
Arrière, par Allah !.. Arrière ! je vous dis...

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS ; BÉRENGÈRE, COMTESSE DE SAVOISY,

Soulevant la tapisserie.

Tous s'arrêtent à son aspect. — Yaqoub croise ses bras sur sa poitrine, et reste dans l'attitude du plus profond respect.

BÉRENGÈRE.

Allons, enfans, du bruit encor ! une querelle ?...
Qui menacez-vous donc ainsi ?

ANDRÉ.

C'est l'infidèle
Qui blasphème.

BÉRANGÈRE.

Eh ! sait-il ce qu'il dit, insensés ?
Lorsque Dieu le repousse, est-ce donc point assez ?..
Raymond, que faisiez-vous de ce poignard ?

RAYMOND.

Madame,
Rien...

Le jetant aux pieds de Yaqoub.

Je chargeais Yaqoub d'en aiguiser la lame.
Entends-tu, Sarrazin?

BÉRENGÈRE.

C'est bien. — Retirez-vous,
Et revenez ce soir pour prier avec nous.

Ils sortent.

Yaqoub, nous voilà seuls : dites, qu'était-ce encore?

YAQOUB.

Rien.

BÉRENGÈRE.

Que vous ont-ils fait?

YAQOUB.

Rien.

BÉRENGÈRE.

Vous voyez : j'ignore
Ce qui vient d'arriver, et cependant voici
Que je leur donne tort, à vous raison.

YAQOUB.

Merci.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, n'avez-vous point autre chose à me dire?

YAQOUB.

Si fait : que Mahomet a le droit de maudire,
Et qu'il maudit.

BÉRENGÈRE.

Yaqoub!..

YAQOUB.

Je ne sais pas pourquoi ;
Mais je sais seulement que je suis maudit, moi ;

Que ma haine devient chaque jour plus profonde...
Et que ma mère est morte en me mettant au monde.

BÉRENGÈRE.

Malheureux!..

YAQOUB.

Malheureux?... Malheureux en effet;
Car pour souffrir ainsi, dites-moi, qu'ai-je fait?...
Est-ce ma faute à moi si votre époux et maître,
Poursuivant un vassal, malgré les cris du prêtre
Entra dans une église, et là, d'un coup mortel
Le frappa; si le sang jaillit jusqu'à l'autel?
Est-ce ma faute si sa colère imbécile
Oublia que l'Église était un lieu d'asile,
Est-ce ma faute?.. Et si par l'Université
A venger ce forfait le Saint-Père excité
Dit que, pour désarmer la céleste colère,
Il fallait que le Comte armât une galère,
Et portant sur nos bords la désolation,
Nous fît esclaves, nous, en expiation,
Est-ce ma faute encor? et puis-je pas me plaindre
Qu'au fond de mon désert son crime aille m'atteindre.
Oh! si des bords du Nil quelque chef de tribu,
Pour un crime pareil et dans un pareil but,
Au sein de ta famille où tout était prospère,
Femme, venait te prendre ou ton fils ou ton père;
S'il le traitait là-bas comme on me traite ici;
S'il lui mettait au cou le collier que voici,
Tu comprendrais alors que la haine dans l'âme
Ne rentre pas ainsi qu'au fourreau cette lame!

BÉRENGÈRE.

Oh ! oui : vous êtes bien malheureux !

YAQOUB, avec mélancolie.

Quel enfant
Plus que moi fut heureux, plus que moi triomphant ?....
Quand ma tête en mes mains s'appesantit brûlante,
Et que dans le passé ma mémoire plus lente
Retrouve son chemin de jalons en jalons,
Comme un homme forcé d'aller à reculons,
Oubliant le présent et l'avenir, je songe
A mon matin si beau qu'il me semble un mensonge :
Je n'ai plus de collier, je n'ai plus de prison;
Je sens un soleil chaud à l'immense horizon;
Je vois se dérouler sur l'ardente savane,
Comme un serpent marbré, la longue caravane...
D'avance du repas les endroits sont choisis;
Je sais où le désert cache ses oasis...
Allons, courage, allons, mes chameliers arabes!
Redites-moi vos chants aux magiques syllabes;
Invoquez Mahomet, flambeau de l'Orient,
Chamelier comme vous combattant et priant,
Comme vous se rendant de la Mecque à Médine...
Ou ne sauriez-vous pas la chanson grenadine
Que devant notre tente, au bord du Nil, le soir,
Chante, en tournant en rond, cette Almée à l'œil noir,
Jusqu'à l'heureux moment où, doublant notre extase,
Se colle à son beau corps sa tunique de gaze,
Et qu'à son front humide étalant un trésor,
Mon père de sequins lui fait un masque d'or...

Car mon père, au Saïd, n'est point un chef vulgaire :
Il a dans son carquois quatre flèches de guerre ;
Et lorsqu'il tend son arc, et que vers quatre buts
Il les lance en signal à ses quatre tribus,
Chacune à lui fournir cent cavaliers fidèles
Met le temps que met l'aigle à déployer ses ailes...

Retombant abattu.

Oh ! grâce, Mahomet !... C'est un rêve accablant,
Rêve du paradis, mais au réveil sanglant ;
Rêve dont je sortis dans une nuit de larmes,
Un poignard dans le sein, captif d'un homme d'armes
Qui m'avait, endormi, rencontré par hasard...
Cet homme, c'est Raymond ; ce fer...

Ramassant le poignard que Raymond lui a jeté.

C'est ce poignard !
J'ai, quand je l'ai revu, senti comme un orage
Gronder autour de moi mes dix ans d'esclavage...
Ton poignard, ton poignard... oui, je l'aiguiserai
Ainsi que tu le veux.... puis je te le rendrai.

BÉRENGÈRE.

Cependant on m'a dit que, grâce aux soins du Comte,
Yaqoub, votre blessure à se fermer fut prompte.

YAQOUB.

Oui, pour moi, je le sais, le Comte fut humain :
Vers l'esclave mourant il étendit la main ;
Il versa sur ma lèvre, à cette heure suprême,
Tout le reste de l'eau qu'il gardait pour lui-même...
De l'eau, dans le désert si rare en ce moment,
Que chaque goutte avait le prix d'un diamant !...

Voilà ce qui pour lui fait pencher la balance ;
Voilà ce que mon cœur pèse dans le silence,
Quand, dans mes longues nuits, vient me tenter l'enfer
De rendre pleurs pour pleurs, coup pour coup, fer pour fer.

BÉRENGÈRE.

Mais depuis qu'il vous a pris à votre rivage,
Pouvez-vous désigner sous le nom d'esclavage
Votre état? Le matin, dès que le jour a lui,
N'êtes-vous donc pas libre?

YAQOUB.

Oui ; mais excepté lui,
Chacun en me parlant a l'injure à la bouche ;
Je me heurte et déchire à tout ce que je touche.
Si pour moi de l'esclave il adoucit la loi,
Son pays comme lui s'adoucit-il pour moi?..
Entre ces murs épais je suis mal à mon aise ;
Cet air qui vous suffit à ma poitrine pèse ;
Mon œil s'use à percer votre horizon étroit ;
Votre soleil est pâle et votre jour est froid...
Oh! le Simoun plutôt!.. oui, dût sa mer de flamme
M'ensevelir vivant sous son ardente lame!

BÉRENGÈRE.

Mais j'ai vu cependant quelques éclairs joyeux
A de tristes regards succéder dans vos yeux,
Lorsque je vous parlais.

YAQOUB.

Oui : c'est l'effet étrange
Qu'à des regards mortels produit l'aspect d'un ange....
Oh! quand vous me parlez, quand votre accent
Va chercher chaque fibre endormie en mon cœur,

Il semble que mon âme, à ce monde ravie,
Attend de votre souffle une nouvelle vie;
Que le bonheur serait de vivre à vos genoux,
Ange.....

BÉRENGÈRE.

Et si l'ange était plus malheureux que vous,
Yaqoub, et si mon âme et ma tête oppressées
Nourrissaient plus que vous de sinistres pensées...
Vous plaignez votre sort : que diriez-vous du mien?

YAQOUB.

Que je suis bien maudit, car je ne pourrais rien
Pour vous consoler, vous qui consolez les autres,
Si ce n'est d'oublier mes malheurs pour les vôtres...
Écoutez, cependant : si c'était par hasard
Un homme dont l'aspect blessât votre regard;
Si ses jours sur vos jours avaient cette influence,
Que son trépas pût seul finir votre souffrance,
Quand de Mahomet même il eût reçu ce droit,
Lorsqu'il passe il faudrait me le montrer du doigt:
Dès lors, je deviendrais une ombre pour son ombre;
Et, soit que le soleil fût ardent, la nuit sombre,
Quelque fût le chemin qu'il prît pour m'échapper,
Je trouverais l'endroit et l'heure de frapper;
Et nulle fuite au fer ne soustrairait sa tête,
Montât-il Al-Borack, le cheval du prophète!....

BÉRENGÈRE.

Yaqoub, que dites-vous?...

YAQOUB.

J'oubliais... ah! pardon!...
Qu'un autre défenseur était là.

BÉRENGÈRE.

Lequel donc?

YAQOUB.

Le Comte.

BÉRENGÈRE.

Ici?

YAQOUB.

Le Comte.

BÉRENGÈRE, effrayée.

Et nul ne vient me dire :
« Votre époux est ici, Bérengère! »

YAQOUB.

Il désire,
Pour des soins qui me sont comme à vous inconnus,
Nous cacher son retour. Ceint du cordon, pieds nus,
Aux portes, qu'il pouvait se faire ouvrir en maître,
Il est venu frapper sous la robe d'un prêtre.

BÉRENGÈRE.

En êtes-vous bien sûr? Qui vous l'a signalé?

YAQOUB.

Seul je l'ai reconnu.

BÉRENGÈRE.

Comment?

YAQOUB.

Il a parlé.
Pour l'Arabe égaré sur la grève lointaine,
Il n'est point au désert de rumeur incertaine;
Et tous ses sens tendus écoutent à la fois
La nature qui parle avec toutes ses voix :
Il comprend, de si loin que chaque souffle arrive,

Si c'est le bruit de l'eau qui coule sur la rive,
Le murmure du vent aux feuilles du nopal,
La parole de l'homme, ou le cri du jakal ;
Et chacun de ces sons, si léger qu'il l'effleure,
Se grave en sa mémoire où toujours il demeure.
Comment aurais-je donc méconnu cette voix
Dont les accens m'ont fait tressaillir tant de fois?

BÉRENGÈRE.

C'est cela ! je comprends... Sans doute que le Comte
A donné rendez-vous à Raymond... quelle honte!...
Et revient déguisé... C'est pour en recevoir
La lettre du Saint-Père avant que de me voir...
J'y suis!... Tout maintenant s'éclaircit à ma vue;
Car cette honte, hélas! n'était que trop prévue...
Yaqoub, je vous l'avais bien dit dans mon effroi,
Que le plus malheureux de nous deux, c'était moi.

YAQOUB.

Je ne vous comprends pas... achevez donc...

BÉRENGÈRE.

Silence!...
Voici que pour prier le Chapelain s'avance...
Oh! quel que soit le Dieu dont vous suivez la loi,
Yaqoub, auprès de lui priez, priez pour moi!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; LE CHAPELAIN, RAYMOND, ANDRÉ; TOUS LES ARCHERS, LES VALETS OU ÉCUYERS.

LE CHAPELAIN, après avoir déposé une bible sur le prie-dieu.

Êtes-vous tous ici [illegible], mes enfans?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous, ce matin, pour le règne prospère
Du dauphin Charles sept, notre seigneur et roi,
Du fond de votre cœur prié Dieu comme moi?

Tous s'inclinent.

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous prié Dieu pour les âmes
Que le feu de l'enfer consume des flammes,
Et pour qu'il soit surtout miséricordieux
A celles dont les corps reposent en ces lieux?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous prié Dieu de permettre
Qu'un fils naquît enfin au Comte notre maître,
De peur que si la mort le frappait aujourd'hui,
Son antique maison ne mourût avec lui?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

C'est bien. — De celui qui console
Écoutez maintenant la divine parole.

GENÈSE, CHAPITRE SIXIÈME.

« 1° Donc Sara, épouse d'Abraham, ne pouvait, malgré la pro-
« messe de Dieu, obtenir un fils; mais ayant une suivante égyptienne
« du nom d'Agar,

« 2° Elle dit à son mari : Voici que le Seigneur a fermé mon
« sein... »

BERENGÈRE.

Mon père, désarmez le Seigneur irrité,
Qui m'a maudite aussi dans ma stérilité.

LE CHAPELAIN, continuant.

« Approche-toi de ma suivante : peut-être te donnera-t-elle des
« fils; et comme Abraham y consentit,

« Elle prit Agar, sa suivante égyptienne, dix ans après qu'ils
« avaient commencé d'habiter ensemble la terre de Chanaan, et elle
« la donna pour épouse à son mari. »

BÉRENGÈRE, à genoux.

Mon père, exige-t-on de moi ce sacrifice?

LE CHAPELAIN, continuant.

« 4° Et Agar eut un fils d'Abraham, qu'on nomma du nom d'Is-
« maël. »

A genoux! mes enfans, pour que je vous bénisse
Maintenant.

RAYMOND, allant à Yaqoub qui aiguise la pointe du poignard.

Attendez, mon père : l'un de nous

Fait semblant de ne pas vous comprendre...

A Yaqoub.

A genoux!

M'entends-tu, Sarrazin? C'est à toi que je parle:
A genoux!

YAQOUB, le regardant.

On m'a dit, archer, que le roi Charle
A de nobles barons qui devant lui passaient
Donnait parfois un ordre, et qu'ils obéissaient;
Que ces nobles barons avaient le droit eux-mêmes
D'exprimer à leur tour leurs volontés suprêmes
A l'écuyer qui fait le vœu de les servir,
Et que cet écuyer s'empressait d'obéir;
Puis, transmettant aussi les ordres qu'on lui donne,
L'écuyer à l'archer dit: « Fais ce que j'ordonne; »
Mais qui jamais a dit que l'archer, qui n'est rien,
Osât donner un ordre à d'autres qu'à son chien?

RAYMOND.

Que l'exemple cité serve donc de modèle:
Obéis à l'archer, Sarrazin infidèle,
Car qui dit Sarrazin dit chien.

YAQOUB.

De par l'enfer!..

Il le frappe du poignard qu'il aiguisait.

Celui-là mord du moins avec des dents de fer!

RAYMOND, tombant.

Ah! malédiction!..

TOUS LES ARCHERS, s'approchant.

Raymond! Raymond!...

YAQOUB, décrivant un cercle avec son cimeterre.

Arrière!...
Savez-vous que sa mort m'appartient tout entière,
Et que celui de vous qui m'en déroberait
Une goutte de sang, de son sang la paîrait?..
Que nul n'avance donc, ou, de par le prophète!
Comme un hochet d'enfant je fais voler sa tête!..

Mettant un genou en terre, pour se rapprocher de Raymond qui se débat.

Ah! Raymond, à mon tour voilà que je te tiens
Pantelant à mes pieds; comme je fus aux tiens!
Seulement nul ne vient, sur ta dernière couche,
De quelques gouttes d'eau désaltérer ta bouche.
Mais si la soif te semble un besoin trop pressant,
Mets ta bouche à ta plaie, archer, et bois ton sang...
Fixe donc sur le mien ton regard qui m'évite...
L'agonie est trop prompte!.. Archer, tu meurs trop vite!

RAYMOND, tendant la lettre de Benoît.

Ah!.. Pour le comte...

Il meurt.

YAQOUB, repoussant le cadavre du pied.

Esclave et serf jusqu'à la fin!..
Maintenant, prenez-le : le lion n'a plus faim.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; CHARLES DE SAVOISY, paraissant sur la porte; SUITE, GARDES.

CHARLES DE SAVOISY.

Or ça, quel est ce bruit? qu'est-ce à dire, mes maîtres?..
Par les trois chevrons d'or, armes de mes ancêtres,

Avez-vous oublié, vous qui hurlez ainsi,
Que nul ne parle haut quand le maître est ici?...

Il jette son habit de pèlerin, et paraît armé de toutes pièces.

Qu'est-ce que cette lettre?...

Il ramasse la lettre du pape.

Et que fait là cet homme?...
Raymond, mon archer, mort!.. Aussi vrai qu'on me nomme
Charles de Savoisy, seigneur de Seignelais,
Ses assassins mourront de ma main... nommez-les!..
Fermez la porte, archers, pour que nul ne s'échappe

YAQOUB, allant au comte.

C'est moi qui l'ai tué, maître... Me voilà : frappe.

CHARLES DE SAVOISY, tirant à moitié son épée.

Redis ce que tu viens de dire, et tu mourras!

YAQOUB.

Dix ans se sont passés depuis que dans tes bras
Il m'apporta blessé...

Découvrant sa poitrine.

Du coup voilà la trace.

Il découvre la poitrine de Raymond, et lui montre les deux blessures.

Maître, ai-je bien frappé juste à la même place?..
Vois... Mais plus que le sien mon bras était savant,
Et le fer dans son cœur est entré plus avant.

CHARLES DE SAVOISY.

C'est autre chose alors : comme mon indulgence
Ne confond point un meurtre avec une vengeance,
Ce fer sans se souiller va rentrer au fourreau;
Et je ne prendrai pas la dîme du bourreau.

Nous n'avions cependant pas cru que notre affaire,
En arrivant ici, serait justice à faire...
C'est bien : nous sommes comte et seigneur de haut lieu ;
Et nous nous la ferons nous-mêmes, de par Dieu!...
Emportez ce cadavre, enfans, et qu'il obtienne
En terre consacrée une tombe chrétienne...
Adieu, mon serviteur, ou plutôt mon ami,
Du sommeil de la mort avant l'heure endormi...
Nous étions nés tous deux dans une même année,
Et j'espérais que Dieu dans la même journée,
En face de l'Anglais, au plus fort du combat,
Nous frapperait tous deux de la mort du soldat...
Il nous aurait bien dû cette dernière fête...
Il en juge autrement : sa volonté soit faite !

Il s'essuie les yeux.

Page, prends un cheval à grand' hâte, et rends-toi
A Bourges, où tient sa cour notre seigneur le Roi :
Dis que j'irai demain lui porter mon hommage,
Et que je lui rendrai compte de son message.

A deux archers.

Vous, gardez l'assassin.

Au Chapelain, sans faire attention à Bérengère, qui lui tend les bras.

Vous, mon père, venez.

Il sort.

BÉRENGÈRE.

Pas un mot!..

A Yaqoub.

Tous les deux nous sommes condamnés!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration.

SCENE PREMIERE.

BÉRENGÈRE; UN PAGE entrant.

BÉRENGÈRE.

Eh bien! le Chapelain sait-il que je réclame
Sa présence à l'instant?

LE PAGE.

Il va venir, Madame.

BÉRENGÈRE.

Était-il près du Comte?

LE PAGE.

Il le quittait.

BÉRENGÈRE.

C'est bien.
Laissez-moi maintenant : je n'ai besoin de rien.

Le Page sort.

Besoin de rien, mon Dieu, que de miséricorde!...
Pourquoi donc tous ces biens que ta puissance accorde

A l'un, tandis que l'autre, à tes pieds abattu,
Implore vainement ta clémence?.. Sais-tu,
Mon Dieu, sais-tu qu'il est des heures d'agonie
Où l'âme qui long-temps crut en toi te renie,
Où, lorsque le malheur nous poursuit pas à pas,
Que l'on appelle Dieu, que Dieu ne répond pas,
Que notre faible voix, comme un souffle qui passe,
Se perd sans éveiller un écho dans l'espace,
L'âme, où de l'espérance aucun rayon n'a lui,
Est prête d'invoquer Satan qui répond, lui?

SCÈNE II.

LE CHAPELAIN, BÉRANGÈRE.

LE CHAPELAIN, sur la porte.

Ma fille!...

BÉRENGÈRE.

Le voici. Son front est plus austère
Que de coutume encor!... Que lui dire?.. Mon père,
Rassurez votre enfant: c'est la première fois
Que de chez lui le Comte absent depuis trois mois
Rentre, sans qu'un seul mot d'amour qui le rassure
Ne vienne de mon cœur adoucir la blessure.
Vous, dont il a souvent imploré le secours,
Vous savez que ce cœur saigne et gémit toujours,
Tant dans sa prévoyance une crainte le brise!
Tant il tremble qu'enfin le Comte ne méprise

L'épouse qui ne l'a payé, jusqu'à ce jour,
Que d'un hymen sans fruit et d'un stérile amour!

LE CHAPELAIN, s'approchant d'elle.

Celui qui prend pour but les choses de la terre,
Et qui croit affermir sa marche solitaire
Sur le bâton qu'il casse aux arbres du chemin,
Risque qu'il ne se brise et déchire sa main.
C'est plus loin et plus haut que le Maître suprême
Dit à l'homme d'aller ; et ce monde lui-même,
Où trébuche un instant le voyageur mortel,
N'est qu'une arche du pont qui nous conduit au ciel.

BÉRENGÈRE.

Mon père, je ne suis qu'une bien faible femme :
Parlez-moi de manière à rassurer mon âme,
Et non point de manière à l'effrayer.

LE CHAPELAIN.

Et si
Je ne peux, mon enfant, que vous parler ainsi...
Comme moi dites donc : heureuses les familles
Où la main du Seigneur choisit ces chastes filles
Qui, loin d'un monde vain, avec un cœur fervent,
Usent de leurs genoux le seuil de leur couvent!

BÉRENGÈRE.

Mais ce sont seulement des vierges et des veuves
Que le Seigneur soumet à ces saintes épreuves :
Moi, je suis mariée au comte....

LE CHAPELAIN.

Dans ce lieu,
Ma fille, vous n'avez plus d'autre époux que Dieu.

BÉRENGÈRE.

Mon père, Dieu lui-même en face de l'église
A formé nos liens...

LE CHAPELAIN, lui montrant la lettre rapportée par Raymond.

Et voilà qui les brise.

BÉRENGÈRE, lisant.

Un acte de divorce!... Oh! je me doutais bien
Que le Comte en viendrait à ce dernier moyen!...
Mais parce qu'il écrit d'Avignon ou de Rome,
Un homme... car enfin le Saint-Père est un homme...
A-t-il droit de briser des nœuds?...

LE CHAPELAIN.

Vous oubliez
Qu'à cet homme Dieu dit : « Liez et déliez! »
Ma fille, du Seigneur la main vous humilie :
Sous son souffle soyez comme un roseau qui plie,
Et non comme le chêne élancé dans les cieux,
Qui résiste, se brise, et n'atteste que mieux,
Par des éclats au loin dispersés sur la terre,
Que de Dieu sur sa tête a passé la colère.

BÉRENGÈRE.

Et si je me résigne à mon nouveau destin,
Quand devrai-je quitter ces lieux?

LE CHAPELAIN.

Demain matin.

BÉRENGÈRE.

Dans un dernier adieu pourrai-je voir mon maître?

LE CHAPELAIN.

Ma fille, cet adieu rattacherait peut-être

Votre âme trop mondaine aux choses d'ici-bas,
Et le comte...

BÉRENGÈRE.

C'est bien... le comte ne le veut pas.

LE CHAPELAIN.

Ma fille, je ne suis que son humble interprète.

BÉRENGÈRE.

Qu'exige-t-il encor?

LE CHAPELAIN.

Ma fille, la retraite
Est nécessaire au cœur qui veut se préparer.

BÉRENGÈRE.

Dans mon appartement je vais me retirer,
Mon père... Est-ce cela?.. Je commence à comprendre
D'un seul mot, n'est-ce pas?

LE CHAPELAIN.

Le comte ici doit rendre
Son jugement...

BÉRENGÈRE.

Lequel?

LE CHAPELAIN.

Contre le mécréant.

BÉRENGÈRE.

Ah! oui, l'autre victime... Yaqoub.—En nous créant
Tous deux, l'un près du Nil, l'autre près de la Loire,
Mon père, croyez-vous... moi je ne puis le croire...
Que Dieu lisait d'avance en l'avenir lointain
Que nous serions compris dans un même destin;

Que le même homme, un jour devenant notre maître,
Briserait le bonheur qu'en nous Dieu voulait mettre,
Et, sans que nous pussions nous soustraire à ce sort,
Nous garderait, à moi la honte, à lui la mort?

LE CHAPELAIN.

Je le crois.

BÉRENGÈRE.

Et si Dieu, dans sa bonté céleste,
Avait voulu changer cet avenir funeste
En un destin heureux, avait-il ce pouvoir?

LE CHAPELAIN.

Le Seigneur le pouvait, et n'avait qu'à vouloir.

BÉRENGÈRE.

Bienheureux l'infidèle alors! et je l'envie :
Lui qui n'est pas chrétien peut maudire la vie!...

LE CHAPELAIN.

Ma fille!..

BÉRENGÈRE.

Écoutez-moi, mon père, à votre tour,
Et vous me répondrez : vous souvient-il du jour
Où ma mère, m'offrant, de pleurs d'amour baignée,
A son époux, lui dit : « Une fille t'est née? »

LE CHAPELAIN.

Oui sans doute, et ce jour fut un jour triomphant.

BÉRENGÈRE.

Vous souvient-il encor, mon père, que l'enfant
Grandit sous vos regards et devint une femme?...
Comme en un livre ouvert vous lisiez dans son âme:

Vous avez pu des yeux y suivre à tous momens
Son espoir, ses désirs, ses vœux, ses sentimens...
Eh bien, la jeune fille en son âme légère
Eût-elle un seul penser qui ne fût pour sa mère?
Dites-le.

LE CHAPELAIN.

Pas un seul.

BÉRENGÈRE.

Et depuis que ma main
Fut engagée au Comte, et qu'après cet hymen,
Vous vîntes près de nous comme en votre famille,
Pour que le père encor pût veiller sur sa fille;
Soit que dans ce château le comte fût présent,
Soit que vous priassiez pour mon époux absent,
Que mon œil fût en pleurs ou ma bouche rieuse,
Que mon âme fût triste ou qu'elle fût joyeuse,
Dites si dans cette âme... et vous le savez, vous...
Il fut un seul penser qui ne fût pour l'époux;
Dites-le hautement.

LE CHAPELAIN.

Pas un seul, je l'atteste.

BÉRENGÈRE.

Et s'il n'eût été pris de ce désir funeste
De rompre nos liens, et qu'un constant amour
Au mien eût répondu jusqu'à mon dernier jour,
Croyez-vous que de Dieu l'exigence jalouse
Eût osé demander à la fille, à l'épouse,
Plus qu'elle n'avait fait, et que tranquillement
J'aurais pu lui répondre au jour du jugement?

LE CHAPELAIN.

C'est ma conviction et profonde et sincère...
Pourquoi le demander?

BÉRENGÈRE.

Il m'était nécessaire
D'avoir ainsi que vous cette conviction,
Afin que si la force, en mon affliction,
M'abandonne, et que dans quelque faute je tombe,
Cette faute du moins soit légère à ma tombe.

LE CHAPELAIN.

Que dites-vous?..

BÉRENGÈRE.

Je dis que je ne puis savoir
Quel penser vient au cœur quand il perd tout espoir...
Que le démon sur nous veille avec vigilance,
Et que pour un moment d'oubli, dans la balance,
Pour contrepoids, j'aurais, de votre propre aveu,
Vingt-cinq ans de vertus à mettre aux pieds de Dieu!...

Elle sort.

SCÈNE III.

LE CHAPELAIN, puis LE COMTE.

LE CHAPELAIN, suivant la Comtesse des yeux.

Va, pauvre créature, et que Dieu te pardonne!
Car tu dis vrai: tu fus toujours pieuse et bonne;
Et jamais cœur d'enfant peint en des yeux d'azur
Ne brilla d'un rayon plus céleste et plus pur!

LE COMTE, entrant.

Messire...

LE CHAPELAIN.

C'est le comte!

LE COMTE.

Eh bien! vous l'avez vue :
Que vous a-t-elle dit pendant cette entrevue?
La pauvre Bérengère a-t-elle bien pleuré?

LE CHAPELAIN.

Mieux que je ne croyais son cœur est préparé.
Sans doute que d'avance elle s'est résignée,
Car depuis quelque temps que par vous dédaignée...

LE COMTE.

Dédaignée! oh! non pas! Messire, parlez mieux.
Si d'un fils qui portât le nom de mes aïeux
Son amour plus fécond m'eût donné l'espérance;
Si même, en son malheur, ce pauvre état de France
N'était si chancelant qu'il faille autour de lui
Tous les hommes de nom pour lui servir d'appui;
Si bien que quand l'un d'eux sent son bras qui se lasse,
Si son fils n'est pas là pour reprendre sa place,
Celui qui se retire, avec anxiété
Voit le trône soudain pencher de son côté;
Si ce n'était cela, j'aurais pu sans me plaindre
Voir mon nom s'effacer et ma race s'éteindre,
Plutôt que d'un seul mot l'affliger... Mais enfin,
Quand la France est si bas qu'elle touche à sa fin;
Quand, tombant sous les coups d'une triple anarchie,
Se roule dans son sang la vieille monarchie,
Il faut bien, quand ses cris nous les demanderont,
Lui donner des enfans... car les hommes s'en vont;
Et comme si la mort trouvait dans son domaine

Le fer trop lent encor pour sa moisson humaine,
Voilà Salisbury qui vient, dans nos débats,
Jeter l'artillerie au milieu des combats!
Où sera maintenant la force ou la vaillance?
Qui portera l'épée ou levera la lance,
Si de loin les boulets couchent les bataillons,
Comme les épis murs, sur les bords des sillons?...
C'est que nous sommes nés en des temps peu prospères!..
Nos pères valaient moins que ne valaient leurs pères;
Mais ils étaient encor loyaux et belliqueux...
Voici que nous venons, et nous valons moins qu'eux :
Le tocsin haletant fait le tour de nos villes ;
Ce n'est qu'assassinats et que guerres civiles ;
Et lorsque, remettant son épée au fourreau,
Le soldat a fini, c'est le tour du bourreau...
Allons, l'heure est sonnée : ouvrez à tous la porte.

LE CHAPELAIN.

A tous, monseigneur?....

LE COMTE.

Oui.

LE CHAPELAIN.

Mais...

LE COMTE.

Messire, il importe
Que jusqu'auprès de nous, pendant le jugement,
Tout homme, quel qu'il soit, puisse entrer librement;
Car il faut que chacun, dans le droit qu'il s'adjuge,
A son tour, comme Dieu, puisse juger le juge.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; YAQOUB, ENTRE DEUX ARCHERS; TOUTE LA MAISON DU COMTE.

UN PAGE, entrant.

Monseigneur ...

LE COMTE.

Du silence!...

Reconnaissant le page qu'il a envoyé à Bourges.

Ah! c'est vous, Godefroy!

Plus tard vous me direz ...

LE PAGE.

Monseigneur, c'est le roi,
Le roi notre seigneur, le roi Charles septième,
Qui me suit en grand' hâte et vient vous voir lui-même.

LE COMTE.

Notre sire chez moi!.. Que l'on s'empresse!... non;
Que chacun reste en place : il est quelquefois bon,
Afin que justement à son tour il punisse,
Qu'un roi sache comment on fait bonne justice.

Au page.

Que le roi Charles sept ici soit introduit
Comme un autre serait, sans honneurs et sans bruit.

Le page sort.

Dieu me confie, avec mon sacré ministère,
Un pouvoir au-dessus des pouvoirs de la terre;
Et quand je rends justice, alors s'il vient chez moi,
Le roi n'est que mon hôte, et moi je suis le roi.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS ; LE ROI, AGNÈS, SUITE DU ROI. — Le Roi remet à un fauconnier le faucon qu'il tenait sur le poing. — Il reste debout pendant tout le jugement, avec Agnès, entouré de sa suite.

LE COMTE.

Écoutez maintenant, afin que chacun sache
Pourquoi sont dans la cour le billot et la hache,
Et pourquoi dans ce lieu les hommes que voici
Se trouvent rassemblés autour de celui-ci.
Hier, dans la même chambre où maintenant nous sommes,
Un homme était couché devant ces mêmes hommes,
Criant miséricorde, un poignard dans le cœur.
Celui qui le frappa n'était pas son vainqueur:
C'était son assassin! Je voulus le connaître;
Mais si haut cependant qu'interrogeât le maître,
Nul ne lui répondit, et le seul qui parla
Me dit en se montrant lui-même : « Me voilà. »
A-t-il dit vrai? parlez.

LES ARCHERS, ensemble.

Oui, c'est lui! — C'est l'esclave!
Il a tué Raymond! — Oui, Raymond, le plus brave
De nous!..

LE COMTE.

Silence!

LES ARCHERS.

Ensuite ils nous a menacés!..

YAQOUB, se tournant.

Votre maître vous dit silence : obéissez!

Tous se taisent.

LE COMTE.

Quelle cause amena cette rixe soudaine?

YAQOUB.

Une rixe?... Non pas, maître : c'est une haine....
Une haine, sais-tu ce que c'est? c'est l'enfer,
C'est notre cœur qu'on broie avec des dents de fer;
C'est une voix qui dit sans cesse à notre oreille :
«Tu dors! éveille-toi, car ton ennemi veille;
Il frappera demain : frappe donc aujourd'hui;
Il vient de ce côté : vas au-devant de lui. »
Maître, lorsque tachant ces pierres féodales,
Un peu de sang humain se répand sur les dalles,
Derrière l'assassin un valet empressé
Vient effacer le sang sitôt qu'il est versé...
Il n'en est point ainsi sur notre terre ardente :
Dès lors qu'on a frappé d'une main imprudente,
Que le sang a coulé, que le sable l'a bu,
Qu'il s'est de sa couleur profondément imbu,
Les ans peuvent passer, la tache ineffaçable
Restera pour jamais empreinte sur le sable.
Or, il est au désert, à tous les yeux caché,
Un endroit de mon sang depuis dix ans taché...
Maître, voilà dix ans que dans mon âme émue,
A l'aspect de Raymond la vengeance remue...
Afin de le garder pour ennemi mortel,
Je n'ai point partagé ni son pain ni son sel;
Car, si plus oublieux j'avais fait le contraire,

Ma loi dès ce moment me le donnait pour frère ;
Et je ne voulais pas.

LE COMTE.

Eh bien, si renonçant
A demander le sang en échange du sang,
Rejetant ton forfait sur les mœurs de ta race,
Je te plaignais, païen, et je te faisais grâce,
Croirai-je que ton cœur, d'un meurtre contenté,
Par des désirs de mort ne serait plus tenté ;
Que Raymond dans sa tombe enfermerait la haine,
Et que tu resterais tranquille dans ta chaîne ?

YAQOUB.

Maître, cela serait un espoir hasardeux,
Car un seul homme est mort, et j'en haïssais deux.

LE COMTE.

Et quel est le second ?.. car je veux le connaître,
Afin de prévenir....

YAQOUB.

Le second, c'est toi, maître,

LE COMTE.

Ah ! par mon saint patron ! de dix ans de bontés
Voilà quels souvenirs dans ton cœur sont restés !
Dans ta captivité qui pouvait être amère,
La France te fut-elle une mauvaise mère ?
Non : au sort de ses fils ton sort devint pareil,
Et nul ne prit ta part d'ombre ni de soleil.

YAQOUB.

Écoute : quand d'Allah la puissance féconde
Jadis pour ses enfans a fait deux parts du monde,

Aux Arabes qu'il aime il dit en souriant :
« Vous êtes mes aînés, et voici l'Orient :
Cette terre est à vous de Tanger à Golconde,
Et vous l'appellerez le Paradis du monde. »
Puis, d'un œil de courroux ensuite regardant
Vos pères, il leur dit : « Vous aurez l'Occident. »

LE COMTE.

Donc au sort de Raymond, si je sais bien t'entendre,
Celui qui t'enleva ton pays peut s'attendre?....

YAQOUB, avec un sentiment profond.

Maître, tu te souviens que, tout couvert de sang,
Sur le sable à tes pieds j'étais couché gisant ;
Je demandais de l'eau ; tu pouvais passer outre :
Tu me donnas le peu qui restait dans ton outre...
Le bien comme le mal m'est présent, et voilà
Ce qui fait qu'à ton tour tu n'es pas gisant là.

LE COMTE.

Et si je te disais : « Je romps ton esclavage ;
J'eus tort de t'enlever, Yaqoub, à ton rivage ;
De ce jour, vers le Nil tu peux tourner tes pas ;
Voici de l'or, et pars... »

YAQOUB.

Je ne partirais pas.

LE COMTE.

Qui te retient aux lieux que je t'entends maudire?

YAQOUB.

Maître... C'est mon secret... Je ne puis te le dire...
Donc, comme je ne dois ni rester ni partir ;
Que si je reste ou pars tu peux t'en repentir,

Crois-moi, rends à l'instant l'arrêt que je mérite;
Et puis dis au bourreau de l'exécuter vite.
Si je puis en former, voici mes derniers vœux.

LE COMTE, se levant.

Eh bien donc, qu'il soit fait ainsi que tu le veux.

YAQOUB.

Merci!.. Comme à chaque homme, Allah dans sa puissance,
Sur mon âme soufflant au jour de ma naissance,
Anima la matière, et dit dans sa bonté:
« Enfant, reçois la vie avec la liberté! »
La liberté par toi me fut bientôt ravie...
Voici que maintenant tu me reprends la vie:
Merci, maître, merci! Dans ta haine à ton tour
Tu fais autant pour moi qu'Allah dans son amour.

LE COMTE.

Pour faire tes derniers adieux à la lumière,
Quel temps veux-tu?

YAQOUB.

Le temps de fermer ma paupière.
Pourquoi, lorsque le corps et la tête sont prêts,
La hache et le billot attendraient-ils après?

LE COMTE.

Par Saint-Charles! plutôt qu'en cette insouciance,
J'aimerais mieux te voir mourir en ta croyance.

YAQOUB.

Ma croyance?.. En ai-je une, et qui peut m'indiquer
A quel Dieu je dois croire afin de l'invoquer?
Tu m'as fait renoncer à celui de ma race,
Sans que dans mon esprit le tien ait pris sa place :

Qu'importe à ma raison Jésus ou Mahomet?
Nul ne tient le bonheur que chacun d'eux promet;
Et dans l'isolement ma jeunesse flétrie,
Grâce à toi, n'a pas plus de Dieu que de patrie.

LE COMTE.

Esclave, et si tu meurs en de tels sentimens,
Qu'espères-tu?

YAQOUB.

De rendre un corps aux élémens,
Masse commune où l'homme en expirant rapporte
Tout ce qu'en le créant la nature en emporte.
Si la terre, si l'eau, si l'air et si le feu
Me formèrent aux mains du hasard ou de Dieu,
Le vent, en dispersant ma poussière en sa course,
Saura bien reporter chaque chose à sa source.

LE COMTE.

A l'heure de la mort que demandes-tu?

YAQOUB.

Rien;
Sinon que du bourreau la hache coupe bien.

LE COMTE, au Chapelain.

Messire, maintenant remplissez votre charge.
Voici le livre saint: mes aïeux sur sa marge,
Chaque fois qu'ils rendaient un arrêt important,
Ordonnaient qu'il y fût inscrit au même instant;
Car ils avaient le droit, et n'en firent pas faute,
De rendre en leurs châteaux justice basse et haute.
Nous voulons consigner le nôtre au même endroit,
Et nous ferons comme eux, puisqu'avons même droit.

Donc, écrivez :

Il dicte.

« Ce jour, du mois d'août vingtième,
« Étant ici présent le roi Charles septième,
« Contre Yaqoub ben Asshan, sans crainte et sans remord,
« Nous avons prononcé le jugement de mort;
« Puis à l'exécuteur, dont le bras le réclame,
« Avons livré le corps : que Dieu pardonne à l'âme! »
Donnez...

Il signe.

Et maintenant qu'on l'emmène.

CHARLES VII, allant prendre la place qu'occupait le Comte.

Arrêtez!...
Au-dessous de l'arrêt, Chapelain, ajoutez
Qu'usant aussi d'un droit qu'en tout temps eut sa race,
Le roi Charles septième au condamné fait grâce.

Le Comte fait un mouvement d'étonnement.

Rebelle, voudrais-tu me le contester?

LE COMTE, s'inclinant.

Non,
Non, sire.

AGNÈS, se penchant sur son épaule.

Monseigneur, vous êtes grand et bon.

LE COMTE.

Mais, sire, songez bien...

LE ROI.

Oui, je comprends, mon hôte :
Notre droit porte atteinte à la justice haute;
C'est fâcheux, n'est-ce pas?.. Va, pardonne-le-moi :
Il me prend rarement le désir d'être roi.
Aujourd'hui c'est mon jour... Mais comme avant cette heure,
Cet esclave mettait le trouble en ta demeure,

Comte, j'offre un moyen de tout concilier:
Donne-le moi... Mon fou commence à m'ennuyer...
Et pour t'indemniser, tu prendras dans ma chasse
Quelque faucon dressé, quelque cheval de race...
A cet arrangement, Yaqoub, vous souscrivez?

YAQOUB, arrachant un poignard à l'un des trophées qui sont près de lui, et levant le bras pour se frapper lui-même.

Oui... mais vous payez cher un cadavre!..

TOUT LE MONDE, avec effroi.

Ah!..

BÉRENGÈRE, soulevant la portière sans être vue.

Vivez!

Elle laisse retomber la tapisserie.

LE COMTE.

Archers, arrachez-lui ce poignard.

YAQOUB.

Je le livre.
Maître, ne crains plus rien...
A lui-même.
Elle m'a dit de vivre.

LE ROI.

Messieurs, souvenez-vous que cet homme est à moi.

Faisant un signe de la main.

Allez; que Dieu vous garde!

AGNÈS.

Et gardez bien le roi!

Deux femmes s'approchent d'elle pour la conduire à son appartement.

LE ROI, allant à elle.

Tu me quittes, Agnès?

AGNÈS.

Oui, monseigneur: le comte

Doit, s'il m'en souvient bien, à mon roi rendre compte
D'un voyage entrepris dans de hauts intérêts :
Mon roi ne voudrait pas contraindre son Agnès
Dans ce grave conseil à tenir une place ;
Et dans un même jour il fera deux fois grace.

LE ROI.

Oui, je comprends : Agnès, cédant à son effroi,
Comme un traître à son tour abandonne le roi.

Il la conduit jusqu'à la porte de l'appartement.

SCÈNE VI.

LE ROI, LE COMTE.

LE ROI, se retournant vers le Comte.

A nous deux maintenant. — C'est franche félonie
D'avoir bâti si haut votre châtellenie,
Comte de Savoisy, qu'il la faille chercher,
Comme le nid d'un aigle, au faîte d'un rocher ;
Si bien que votre roi, s'il veut venir lui-même
Visiter par hasard un vieil ami qu'il aime,
Obligé de gravir à pied jusqu'à ce lieu,
Risque à perdre vingt fois son âme en jurant Dieu...
Et je vous dis cela sans ajouter, mon maître,
Que si, comme Jean six, vous nous deveniez traître,
Vos murs sont de hauteur et de force, je croi,
A donner pour long-temps besogne aux gens du roi.

LE COMTE.

Notre sire a raison ; mais cette citadelle,
Si forte qu'elle soit, est encor plus fidèle.

LE ROI, avec mélancolie.

Mon vieux comte, combien m'ont parlé comme toi,
Qui depuis cependant ont parjuré leur foi !
La parole de l'homme est chose bien légère,
Quand la guerre civile et la guerre étrangère,
Poussant un pauvre état vers sa destruction,
Jettent une promesse à chaque ambition.

Il s'assied.

LE COMTE, s'approchant de lui.

Sire, ce vieux château, depuis ses premiers maîtres,
Compte dans ces caveaux douze de mes ancêtres
Qui, couchés aux lueurs de funèbres flambeaux,
Dans leurs linceuls de fer dorment sur leurs tombeaux...
Descendons, et cherchons à chacun la blessure
Dont l'atteinte mortelle a troué son armure;
Puis le jour de leur mort ensuite nous dira
En quels combats divers chacun d'eux expira :
Alors, vous connaîtrez que tous, frappés en face,
Sont morts, chacun des miens pour un de votre race...
Et cet examen fait, sire, malheur à vous,
Si vous doutez de moi, de moi dernier de tous!
Azincour pour le vôtre a vu mourir mon père :
En défendant vos droits je mourrai, je l'espère;
Et plus tard à son tour faisant ce que je fis,
Mon fils, s'il m'en naît un, mourra pour votre fils.

LE ROI, se levant.

Comte de Savoisy, regardez-nous en face...
Nous sommes comme vous le dernier d'une race :
Nos deux frères aînés, l'espoir de la maison,
Sont morts... et quelques-uns disent par le poison;

Philippe de Bourgogne et Jean six de Bretagne,
Mes beaux-frères, tous deux font contre moi campagne;
Ma mère, qui devrait m'être un puissant soutien,
Acheterait mon sang de la moitié du sien;
Chaque jour, quelque grand vassal qui m'abandonne
Comme un fleuron vivant tombe de ma couronne:
Eh bien! un seul instant avons-nous hésité
A remettre nos jours à votre loyauté ?...
Notre suite, il est vrai, si le cas le réclame,
Est formidable et peut nous défendre : une femme,
Deux pages, un bouffon, trois fauconniers; et si
Même dans ce moment Charles de Savoisy,
Tramant quelque complot de sa main déloyale,
Tentait de mettre à mort ma personne royale,
Certe, il aurait à craindre un combat meurtrier:
Moi, vêtu de velours et lui couvert d'acier!..

S'appuyant sur son épaule.

Vieux fou !..

LE COMTE.

L'État n'irait que mieux, je le présume,
Sire, si tous les deux nous changions de costume:
Ces corcelets d'acier, quoiqu'ils soient un peu lourds,
A la taille d'un roi vont mieux que du velours.

LE ROI.

Comte, dans ton manoir je suis venu sans suite,
Pour fuir un ennemi mortel dont la poursuite
Est, surtout à la cour, acharnée à ton roi.
Nous pouvons le combattre et le vaincre : aide-moi.

LE COMTE.

Votre espérance alors ne sera pas trompée,
Sire; voici mon bras, et voici mon épée :
Lorsque vous le voudrez nous marcherons vers lui.

LE ROI.

Non pas... nous le fuirons.

LE COMTE, faisant un mouvement.

Quel est-il donc?

LE ROI, à l'oreille du Comte.

L'ennui.

LE COMTE, froidement.

Monseigneur, je pensais, avec raison peut-être,
Que votre empressement à venir pouvait naître
Du désir de savoir si Jean six acceptait
Le traité que le roi Charles lui présentait,
Et qu'à Renne en Bretagne avait porté le comte
Charles de Savoisy.

LE ROI.

Je l'avoue à ma honte,
Mon pauvre ambassadeur... mais j'avais pour ma part,
Quand j'appris ton retour, oublié ton départ.

LE COMTE.

Mais du moins, vous venez ici pour quelque cause
Importante?

LE ROI.

Sans doute.

LE COMTE.

En ce cas, je suppose
Que vous me confirez ces nouveaux intérêts?

LE ROI, mystérieusement.

Comte, je viens chasser un daim dans tes forêts :
Je n'en ai plus à moi...

LE COMTE, à mi-voix.

Que monseigneur Saint-Charle
Prenne pitié de nous !

LE ROI, avec humeur.

J'aime, lorsqu'on me parle,
Que l'on me parle haut... Vous dites ?...

LE COMTE.

Que vraiment,
Sire, l'on ne perd pas son trône plus gaîment !...
Mais permettez qu'au moins, sire, je vous rappelle...

AGNÈS, paraissant sur la porte.

Venez-vous, monseigneur?

LE ROI, riant.

Tu vois, Agnès m'appelle.

LE COMTE, suppliant.

Un seul instant !..

LE ROI.

La loi de l'hospitalité
Veut qu'on laisse à son hôte entière liberté...
Bonsoir.

SCÈNE VII.

LE COMTE, seul.

Oui, va dormir aux bras de ta maîtresse,
Afin que si les cris de la France en détresse
Viennent pendant tes nuits t'éveiller en sursaut,
Une voix de l'enfer te parle encor plus haut!..
Va reprendre ta chaîne, avec tant d'art tissue
Qu'à l'esclave lui-même elle est inaperçue...
Va, ton retard serait une rébellion,
Faible daim... qui pourrait devenir un lion.

André passe avec plusieurs archers qu'il met en sentinelle dans la cour.

Dors, et sur ton sommeil je veillerai moi-même,
Car en toi seul encor vit notre espoir suprême;
Et Dieu n'eût pas remis un royaume en tes mains,
Si tu ne le servais pour de secrets desseins...
Peut-être quand, demain, à ton âme trompée
J'offrirai pour miroir le fer de cette épée,
A ton aspect soudain reculant malgré toi,
Tu nieras que la lame ait réfléchi le roi...
Le flambeau n'est pas mort tant qu'une lueur brille :
Ma main protégera sa flamme qui vacille;
J'écarterai tout vent qui lui serait mortel,
Et je déposerai le flambeau sur l'autel...
Un jour d'un pur éclat il brillera peut-être!...

L'heure sonne : il écoute.

Minuit... Tranquillement dormez, mon noble maître :

Nos yeux seront ouverts si vous, vous sommeillez...
Sentinelles, veillez!

On entend une seconde sentinelle répondre

Sentinelles, veillez!

Le même cri se fait entendre de distance en distance, jusqu'à ce qu'il se perde dans le lointain. — La toile tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Même décoration. — Il fait jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, veillant à la porte du Roi ; ANDRÉ, à l'autre porte.

Au lever du rideau on entend le son du cor.

LE COMTE.

André, quel est ce bruit?

ANDRÉ.

Celui du cor.

LE COMTE.

Qui sonne?

ANDRÉ.

Je ne puis voir d'ici : c'est au dehors

LE COMTE.

Personne

N'est donc au pont-levis?

ANDRÉ.

Si, monseigneur : j'ai mis

Deux hommes à la tour... Ah! ce sont des amis :

On ouvre... je savais que la garde était bonne...
Ah! c'est un écuyer aux armes de Narbonne...
Il a diablement chaud !

LE COMTE.

Faites signe, et qu'ici
On l'amène à l'instant.

ANDRÉ.

Monseigneur, le voici...
Entrez, sire écuyer.

L'ÉCUYER.

Le Comte...

LE COMTE.

C'est moi.

L'ÉCUYER, lui donnant une lettre aux armes de Narbonne.

Comte,
Le message demande une réponse prompte :
C'est de mon maître.

LE COMTE.

Bien. — Vous revenez du camp?

L'ÉCUYER.

Oui, monseigneur.

LE COMTE, lisant.

Narbonne est bien portant?

L'ÉCUYER.

Oui.

LE COMTE.

Quand
En êtes-vous parti?

L'ÉCUYER.

Cette nuit.

LE COMTE.

Par Saint-Charle!
C'est marcher vitement! — Votre maître me parle
En homme bien pressé : pour demain cependant
Je ne puis le rejoindre.

L'ÉCUYER.

Il est en attendant
Le combat que l'Anglais offre; mais il balance:
S'il avait le secours de votre bonne lance
Et de tous vos archers, il n'hésiterait plus.

LE COMTE.

J'ai pour deux jours encor des devoirs absolus;
Puis je le rejoindrai. — Qu'il tarde. — C'est possible :
Un retard de deux jours ne peut être nuisible,
Tandis qu'il perdra tout en se hâtant par trop.

L'ÉCUYER.

Monseigneur, il m'a dit de partir aussitôt
Que vous m'auriez donné réponse.

LE COMTE.

Dans une heure
Au plus tard vous l'aurez. — Allez. — André, demeure,...
De ce brave écuyer, mes amis, prenez soin.

L'écuyer sort avec les autres.

A André.

André, de tout ton zèle aujourd'hui j'ai besoin.

ANDRÉ.

Ordonnez.

LE COMTE.

Tu connais le château de Graville ?

ANDRÉ.

Sans doute, monseigneur : c'est auprès de la ville
D'Auxerre.

LE COMTE.

Justement.

ANDRÉ.

Quand le Comte... que Dieu
Ait pitié de son âme !... était vivant, pardieu !
A votre ordre, vingt fois j'ai fait la même route...
Ce pauvre Comte ! il fut tué dans la déroute
De Crévent. — Je portai la nouvelle. — Je crois
Entendre encor sa fille, avec sa douce voix,
Dire.....

LE COMTE.

C'est bien. — Alors, tu connais Isabelle ?

ANDRÉ.

Oui, monseigneur... et même elle est belle, mais belle !..

LE COMTE.

C'est possible : jamais je ne l'ai vue. — Ainsi,
André, tu vas partir et lui porter ceci.

ANDRÉ.

Cet anneau !

LE COMTE.

Cet anneau.

ANDRÉ.

Mais qu'aurai-je à lui dire ?

LE COMTE.

Que tu viens la chercher afin de la conduire

Chez moi ; que je l'attends aujourd'hui sans retards...
Aujourd'hui, tu m'entends... car demain soir je pars.

ANDRÉ.

C'est bien.

LE COMTE.

Respectez-la comme votre maîtresse;
Et quand vous parlerez, appelez-la Comtesse.

ANDRÉ.

Monseigneur, je ferai comme vous dites.

LE COMTE.

Bien.

ANDRÉ.

Avez-vous autre chose à m'ordonner ?

LE COMTE.

Non, rien...
Sinon, de m'envoyer le Sarrazin...

S'arrêtant.

Ecoute !...
J'avais cru... ce n'est rien...

Regardant du côté de l'appartement de Bérengère.

Rien qu'un soupir sans doute...
Va-t'en.

ANDRÉ.

Le Sarrazin a passé la nuit là,
Couché dans son bournous.

LE COMTE.

Fais-le venir.

ANDRÉ, l'appelant.

Holà !...

Que fais-tu donc, les yeux fixés sur la fenêtre
De la Comtesse, esclave?... Enfin!..

André s'en va.

YAQOUB, sur le seuil.

Me voilà, maître.

LE COMTE.

Viens. — Hier un arrêt fut rendu contre toi;
Et tu le méritais.

YAQOUB.

Oui, maître.

LE COMTE.

Un mot du Roi
T'a sauvé: ce matin, veux-tu devant la porte
De ton sauveur veiller un instant?

YAQOUB.

Peu m'importe
Où je reste, où je vais, ou d'où je viens.

LE COMTE.

Ainsi,
Yaqoub, fidèlement tu resteras ici?

YAQOUB.

Oui, maître.

LE COMTE.

Si le roi vient soudain à paraître,
Tu te retireras à l'autre porte.

YAQOUB.

Oui, maître.

LE COMTE.

Je reviendrai bientôt te relever.

Il sort.

YAQOUB, seul et rêvant.

Pourquoi
Toute une longue nuit a-t-elle, ainsi que moi,
Veillé sans qu'un instant se fermât sa paupière?..
Je croyais que moi seul je veillais sur la pierre...
Je l'ai vue un instant: ses pleurs coulaient... Ses pleurs!..
Tout mon sang, Mahomet, pour toutes ses douleurs!..
A d'autres comme à moi la vie est donc fatale!..
D'autres souffrent!...

SCÈNE II.

YAQOUB; BÉRENGÈRE, soulevant la tapisserie, et s'assurant qu'Yaqoub est seul.

BÉRENGÈRE.

Yaqoub!

YAQOUB, tressaillant et levant la tête.

Oh! que vous êtes pâle!

BÉRENGÈRE.

Ce n'est rien... j'ai souffert...

YAQOUB.

Vous, souffrir!

BÉRENGÈRE.

Pourquoi pas?
Chacun porte sa part des douleurs d'ici bas.

YAQOUB.

Vous n'avez point dormi?

BÉRENGÈRE.

Non... Mais vous, comme une ombre

Je vous ai vu debout ; quoique la nuit fût sombre,
Je vous ai reconnu : qu'est-ce que vous faisiez?

YAQOUB.

Ce qu'hier je faisais ; mais hier vous dormiez
Et ne m'avez pas vu... Combien de fois, madame,
Comme un cerf aux abois et qui pleure et qui brame,
N'ai-je pas cependant passé mes longues nuits
Au même endroit, avec des sanglots et des cris,
Suivant sur vos vitraux une ombre passagère,
Et frappant ma poitrine en disant : « Bérengère!... »

BÉRENGÈRE.

Et pourquoi, dans vos pleurs et dans votre abandon,
Chercher des yeux mon ombre et prononcer mon nom?

YAQOUB.

Pourquoi le matelot, dans une nuit sans voile,
Fixe-t-il ses regards sur une seule étoile?
Pourquoi prononce-t-il, entre ses dents froissé,
Un nom qu'il a déjà mille fois prononcé?...
C'est que sans espoir même il est doux de se plaindre;
C'est qu'il sait bien qu'aux cieux son bras ne peut atteindre;
Mais que si bas qu'il est, sur cette étoile d'or
Il peut du moins mourir les yeux fixés encor.

BÉRENGÈRE.

Oui, je comprends : Yaqoub, dans le fond de votre âme
A tous les yeux cachée il existe une flamme....
Sans doute aux bords du Nil, pendant vos premiers jours,
Une voix vous promit d'éternelles amours ;
Et vous, dans votre cœur, comme en un sanctuaire,
Enfermant les accens de cette voix si chère,

Vous les avez gardés.... et dans l'ombre, sans bruits,
C'est elle qui vous vient parler toutes les nuits...
Et peut-être ma voix, à la sienne étrangère,
Lui ressemble pourtant....

YAQOUB.

C'est cela, Bérengère!..

Amèrement.

Vous avez deviné.

BÉRENGÈRE.

Mais vous, à votre tour,
Yaqoub, vous avez dû lui promettre en retour....

YAQOUB.

Moi, je n'ai rien promis...

Regardant fixement Bérengère.

Mais je pourrais promettre
Ce qu'on demanderait avec sa voix.

BÉRENGÈRE.

Peut-être
Qu'on demanderait trop, et qu'alors...

YAQOUB.

Écoutez:
Si cette voix me dit ou restez ou partez,
Soyez triste ou joyeux, frappez ou faites grace;
Soit que sa voix me prie ou qu'elle me menace,
Tous ses ordres seront aussi bien observés
Qu'un seul le fut hier quand elle a dit : « Vivez! »

BÉRENGÈRE.

Et qu'exigeriez-vous pour tant d'obéissance?

YAQOUB.

Qu'exiger de celui qui vous tient en puissance?..

Je n'exigerais rien ; j'attendrais à genoux
Qu'elle me dît : « C'est bien.—Maintenant, levez-vous. »

BÉRENGÈRE.

Si, plus juste pourtant, de sa foi qu'elle engage
A son tour en vos mains elle laissait un gage...

YAQOUB.

A moi?... Vous avez dit un gage de sa foi?...
Oh! vous raillez, madame!.. Ayez pitié de moi!..

BÉRENGÈRE, laissant tomber son gant.

Ramassez-moi ce gant.

Pendant qu'Yaqoub est baissé, Berengere laisse tomber la tapisserie et ferme la porte de son appartement. — Au même instant, le Roi et Agnès paraissent sur la porte opposée.

YAQOUB, se relevant.

Le voici...

Regardant, et cherchant en vain Berengère.

Ciel et terre!..
Disparue!.. A l'instant elle était... Bérengère!..
Bérengère!.. Ce gant entre mes mains laissé...

Il le baise avec transport. — Il aperçoit le Roi et Agnès.

Elle a craint qu'on la vît : voilà tout... Insensé!..

SCÈNE III.

YAQOUB, LE ROI, AGNÈS.

LE ROI.

Que regardes-tu donc, Agnès, de la fenêtre,
Et qui te fait sourire?

AGNÈS.

Oh! monseigneur et maître!

Un instant avec moi regardez dans les cieux
Ce soleil, si brillant qu'il fait baisser les yeux :
Eh bien ! il s'est levé voilé par un nuage :
A peine y pouvait-on distinguer son passage ;
Tout était triste et froid sur la terre ; il semblait
Qu'avec peine aujourd'hui le monde s'éveillait,
Que tout était souffrant, décoloré, sans âme,
Et pour vivre attendait un rayon de sa flamme...
Voilà que tout renaît où tout mourait sans lui :
Eh bien ! mon doux seigneur, je songeais aujourd'hui,
En le voyant vainqueur du nuage et de l'ombre,
Que si, semblable au sien, votre matin fut sombre,
Il doit aussi venir un jour où, radieux,
L'éclat de votre front fera baisser les yeux...
Car déjà, comme lui, sur la terre ravie,

Montrant Yaqoub.

Vous aussi paraissez, et rendez à la vie.

LE ROI.

Ah ! oui... Je reconnais l'esclave condamné.

AGNÈS.

Parlons-lui, voulez-vous ?

LE ROI, faisant signe à Yaqoub.

En quels lieux es-tu né ?

YAQOUB.

Loin d'ici.

LE ROI.

Mais comment nomme-t-on ta patrie ?

YAQOUB.

Le désert.

AGNÈS.

Le désert?

LE ROI

Oui : c'est dans la Syrie.
Alain Chartier souvent m'a parlé d'un pays
A l'Orient, bien loin, où le saint roi Louis
Est allé guerroyer... Tu te souviens, esclave,
D'un roi qui vous vainquit, d'un roi pieux et brave...

YAQOUB.

Mon aïeul à mon père a raconté qu'un jour,
Un chef nazaréen au port d'Abou-Mandour
Débarqua, conduisant des galères aux voiles
Plus nombreuses qu'aux cieux, la nuit, sont les étoiles.
Ils voulaient, disaient-ils, conquérir au Saint lieu
Le tombeau de Jésus, qu'ils nomment fils de Dieu;
Mais Allah seul est grand! A la voix du prophète,
Le désert à son aide appela la tempête :
Le Simoun s'élança comme un lion sur eux,
Et les enveloppa de ses ailes de feux...
Tout fut fait : le désert immense, infranchissable,
Couvrit leurs ossemens de son linceul de sable...
Le chef nazaréen y périt sans renom,
Et l'écho de Tunis ne m'a pas dit son nom.

LE ROI.

Eh bien, Agnès, voilà ce qu'on appelle gloire :
Vois quelle trace elle a laissée en sa mémoire!
Peut-être aurais-je pu, comme a fait mon aïeul,
Aller aussi chercher au désert un linceul;
Y conduire à ma suite, ainsi qu'une hécatombe,

Trente mille soldats pour mourir sur ma tombe ;
Et l'on eût dit ici que c'était grand et beau !...
Mais j'aime mieux, vois-tu ? me coucher au tombeau,
Vers le soir d'un beau jour, les yeux sur mon étoile ;
Avoir pour mon linceul le tissu qui te voile,
Et trouver quelqu'ami qui grave avec regrets
Sur ma pierre : « Ci gît Charles, aimé d'Agnès. »

AGNÈS.

Monseigneur !..

LE ROI, à Yaqoub.

Laisse-nous.

Yaqoub se retire.

N'est-ce pas que la vie,
Si lente à nous venir et puis sitôt ravie,
Ce sourire de Dieu, ce céleste bienfait,
Appartient au bonheur, Agnès, et n'est point fait
Pour en jeter les jours, ainsi qu'une fumée,
A ce vent de l'orgueil qu'on nomme renommée ?..
Or, Agnès, ici bas qu'appelle-t-on bonheur ?
Serait-ce, par hasard, ce chimérique honneur
De s'éveiller enfant sur les marches d'un trône,
De fatiguer son front du poids d'une couronne,
De voir les courtisans empressés à nos vœux,
De ne parler jamais sans dire : « Je le veux ! »
Non ; n'est-ce pas, Agnès ? le bonheur, c'est la joie
Où, mille fois le jour, ton doux regard me noie ;
C'est mon front fatigué s'inclinant sous le tien ;
C'est ton souffle abaissé qui se confond au mien ;
C'est ce frisson ardent qui se glisse au cœur même ;
C'est le son de ta voix quand elle dit : « Je t'aime ! »

AGNÈS.

Tant que vous m'aimerez vous penserez ainsi,
Mon doux seigneur.

LE ROI.

C'est moi qui suis à ta merci!...
Que ne puis-je avec toi, dans quelque coin du monde,
Ensevelir mes jours dans une paix profonde!...
Car dans certains instans, j'ai peine à rassembler
Mes esprits, et je sens ma raison se troubler.....
Ce n'est qu'en frissonnant que je pense à mon père!...
Que me veulent-ils donc avec leurs cris de guerre?
Pourquoi ne pas laisser mon épée au fourreau?..
J'ai déjà bien assez du sang de Montereau!

AGNÈS.

Monseigneur, sur mon sein reposez votre tête.

LE ROI.

Penses-tu pas qu'aux cieux s'amasse une tempête?...
L'horizon s'assombrit.

AGNÈS.

Non.

LE ROI.

L'air me semble lourd...
N'entends-tu pas au loin un bruissement sourd?...
Écoute!...

On entend le canon.

AGNÈS.

Monseigneur, laissez gronder l'orage :
Lorsqu'ainsi je vous tiens, oh! j'ai bien du courage;
Car la foudre ne peut tomber sur l'un de nous,
Sans tuer l'autre aussi.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; LE COMTE, ouvrant brusquement la porte du fond.

LE COMTE

Sire, réveillez-vous!...

AGNÈS.

Ah!...

LE ROI.

Qui donc entre ici sans mon ordre?.... Mon hôte,
Est-ce vous?... Les valets en ce château font faute,
Que sans être annoncé l'on entre près du roi.

LE COMTE.

Sire, écoutez ce bruit, car il vient comme moi,

On entend le canon.

Sans que votre pouvoir l'intimide, vous dire,
Comme je vous ai dit, moi : « Réveillez-vous, sire! »

LE ROI.

N'est-ce donc pas le bruit de la foudre?

LE COMTE.

Non!

LE ROI.

Non?...

LE COMTE.

Écoutez encore!

LE ROI.

Ah!...

LE COMTE.

C'est la voix du canon!

LE ROI.

Eh bien?...

LE COMTE.

Eh bien! Je dis que cette voix qui parle
Doit trouver un écho dans le cœur du roi Charle;
Que d'un profond sommeil il a dormi long-temps,
Et que s'il veut enfin s'éveiller, il est temps!

LE ROI.

Comte!...

LE COMTE.

Je dis aussi que chaque homme qui tombe,
Avant de se coucher tout sanglant dans la tombe,
Dit, jetant un dernier regard autour de soi :
« Lorsque je meurs pour lui, mais où donc est le roi? »
Vos aïeux nous ont fait prendre cette habitude
De voir briller leur casque où l'affaire était rude;
Et peu de coups tombaient d'épée ou de poignard
Dont leur écu royal ne reçût bonne part...
Sire, c'est pour un peuple une dure agonie,
De penser en mourant que son roi le renie!..
Car il peut, se croyant dégagé de sa foi,
Lui prendre envie aussi de renier son roi...
Qui peut comme un faisceau, dans ces temps d'anarchie,
Rallier à l'entour de notre monarchie
Tant de puissans seigneurs l'un de l'autre jaloux,
Si ce n'est notre roi, premier seigneur de tous?...
Chacun ne peut-il pas penser que Dieu pardonne
D'abandonner le Roi quand le roi s'abandonne?

LE ROI.

Comte, vous oubliez...

LE COMTE.

Sire, je dis encor
Que c'est mal calculer, qu'épuiser un trésor,
Dont la sueur du peuple a trempé chaque pièce,
En grelots de faucons, en joyaux de maîtresse;
Que c'est un luxe vain qu'il vaut mieux étouffer
Quand on n'a pas trop d'or pour acheter du fer...
Sous chacun de ses rois, si j'ai bonne mémoire,
Le vieil état français croissait en territoire;
Au patrimoine ancien que se léguaient ses rois
Ils ajoutaient encor : Philippe de Valois
Après le Dauphiné conquérait la Champagne;
Philippe-Auguste au loin rejetant la Bretagne,
Prenait la Normandie et le Maine et l'Anjou;
Avec les clefs de Tours il ouvrait le Poitou;
Par un traité Louis neuf ajoutait à la France
Le Languedoc... Vous-même aviez sur la Provence
Des droits, comme beau-fils de Louis-d'Anjou.

LE ROI.

Pardieu!
Si je m'en souviens bien à mon tour, c'est de Dieu
Que je tiens cet état de France, seigneur comte :
Ce n'est donc qu'à Dieu seul que j'en dois rendre compte;
Et s'il me plaît d'en faire un entier abandon,
Nul ne me jugera que Dieu.

LE COMTE.

Je disais donc

Que de la France, ainsi que l'ont faite ses princes,
Il ne vous reste plus, sire, que trois provinces...
L'Anglais victorieux à grands pas envahit;
Jean six, son allié, vous leurre et vous trahit;
Philippe de Bourgogne à belles dents dévore
Vos comtés d'Armagnac, de Foix et de Bigorre....
Sire, à l'entour de vous ne les voyez-vous pas,
Pour vous envelopper, s'avancer pas à pas?
Dans un réseau vivant vos troupes enfermées
Ne peuvent soutenir le choc de trois armées :
En vain Poton, Xaintraille et Narbonne et Dunois
Frappent sans se lasser, comme dans un tournois :
Attaquant sans projets, reculant sans ensemble,
Un jour disperse ceux qu'à peine un mois rassemble;
Ils ont le bras qui frappe et le cœur qui résout,
Mais il manque le chef, âme et centre de tout...
Sire, sur votre nom ce serait une honte
Que de tarder encore à les rejoindre!...

LE ROI.

Comte,
Notre forêt d'Auxerre est-elle prise?

LE COMTE.

Non.

LE ROI.

Nous allons y chasser : prépare ton faucon....
Venez, Agnès.

Il sort.

SCENE V.

LE COMTE, AGNÈS.

LE COMTE, arrêtant Agnès.

Non, non : vous resterez, madame!
Car je veux vous parler à votre tour... O femme!
Vous êtes belle!.. Oh! oui, belle; et de votre œil noir
Sur votre faible amant je comprends le pouvoir;
Votre voix est d'un ange ou d'une enchanteresse,
Et je comprends encor qu'elle ordonne en maîtresse...
Eh bien! sur mon honneur! pour vous il vaudrait mieux
Qu'un fer rouge eût éteint votre voix et vos yeux....

AGNÈS.

Oh! que me dites-vous!..

LE COMTE.

Car c'est à leur puissance
Que doivent les Français les malheurs de la France;
Et Charles, l'insensé! se soumet à leur loi
Comme à celle de Dieu!.. La maîtresse d'un roi,
De la sphère élevée où son pouvoir la range,
Peut devenir d'un peuple ou le démon ou l'ange :
Vous pouviez de la France être l'ange; mais, non :
Vous avez préféré devenir son démon!
Oui, grâce à votre amour adultère et fatale,
Aujourd'hui l'Occident a son Sardanapale!..
La faible monarchie, à ses derniers momens,
Se débat étouffée en vos embrassemens!...

Eh bien! quand sous les coups que votre main lui porte
Elle sera tombée, et qu'on la croira morte;
Que l'Anglais en viendra partager les débris,
C'est alors que partout vous poursuivront ses cris...
Vous fuirez; mais dans son agonie, un royaume
Se débat plus long-temps que ne le fait un homme!...
Le feu de nos cités sera votre flambeau;
Vos pieds à chaque pas heurteront un tombeau...
Vous fuirez, vous fuirez sans que rien vous arrête,
Car vous ne saurez plus où poser votre tête!

AGNÈS.

Grâce, grâce!..

LE COMTE.

Nos fils... ce qu'il en restera,
En vous voyant passer, de ses cris vous suivra;
Les mourans, pour maudire à leur heure dernière,
Accoudés sur leurs lits, rouvriront la paupière;
A leur voix se joindra la voix de votre cœur,
Et toutes vous crieront : «Malheur à vous! malheur!..»

AGNÈS, à genoux.

Monseigneur, il n'est rien qu'un repentir n'efface...
Cela ne sera pas, monseigneur... grâce! grâce!..
Oh! tout n'est pas encor si bas que vous croyez,
Et la main qui blessa peut guérir.

LE COMTE.

Essayez!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Tout l'attirail d'une chasse. — Des pages à la porte, tenant en laisse des chiens.

SCÈNE PREMIÈRE.

BALTHAZAR; GODEFROY, UN FAUCON sur le poing; DES MANANS au fond; puis YAQOUB.

BALTHAZAR, à la porte.

Holà! les écuyers, sortez les équipages...
Ne tourmentez donc pas les chiens, messieurs les pages!
Ils auront aujourd'hui de la besogne assez,
Et s'ils partent d'avance aux trois quarts harassés,
Aussitôt le lancer ils lâcheront la voie...
Apportez les faucons, et que pas un n'y voie :
Chaperonnez-les tous...

A Godefroy, en lui reprenant le faucon qu'il fait enrager.

Tiens, Godefroy, va-t'en !..
Si nous laissions aux mains de ces fils de Satan
Ces nobles animaux, quelle que fût leur race,
Les chiens ne suivraient pas quarante pas la trace,

Et les faucons, par eux hébétés à leur tour,
Devant un cormoran fuiraient comme un autour.

A un autre.

Crois-tu pour la journée avoir assez de leurre ?..
Vas-en reprendre. Jean : nous partons dans une heure,

Parlant à son faucon.

Haw ! haw !.. Allons, coquette, baisez-moi...
Ah ! vous ne voulez pas, favorite du Roi?
Nous verrons si ce soir vous serez aussi fière,
Quand nous vous porterons à souper.

UN MANANT.

Maître Pierre...

BALTHAZAR.

Eh bien?

LE MANANT.

En traversant ce matin le hallier,
J'ai vu dans le chemin passer un sanglier.

BALTHAZAR.

Quelle taille?

LE MANANT.

Un ragot; il avait des défenses
A découdre dix chiens.

BALTHAZAR.

Saint-Hubert!.. Et tu penses
Que nous le trouverions encore maintenant?

LE MANANT.

Bien sûr, j'en répondrais.

BALTHAZAR.

C'est bon. — Merci, manant

Ah ! pour le détourner, en ce moment que n'ai-je
Mon bon limier anglais !

A Yaqoub', qui entre et reprend sa place habituelle sur sa peau de tigre.

C'est toi, boule de neige ?
Nous suis-tu ?

YAQOUB.

Non.

BALT AZAR.

Le lâche aime mieux se coucher.

Il se retourne, et aperçoit un enfant qui touche à un arc.

Ah ça, bâtard de singe, es-tu las de toucher
A cet arc ?.. finissons ! ou sans miséricorde,
Je vais te caresser le dos avec la corde.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI.

LE ROI.

Ferons-nous bonne chasse aujourd'hui, Balthazar ?

BALTHAZAR.

Dam ! je n'en sais trop rien, sire : c'est le hasard...
Je me souviens d'un jour...

LE ROI, agaçant le faucon.

Ah ! te voilà, coquette ?

BALTHAZAR, continuant.

Où, dès le grand matin, nous nous mîmes en quête...

LE ROI, sans l'écouter.

Nous sommes en retard.

BALTHAZAR, continuant.

C'était dans la forêt
De Verneuil. — Nous partons.....

LE ROI.

Le Comte n'est point prêt?

BALTHAZAR.

Nous ne l'avons pas vu.

LE ROI.

Mais où donc est notre hôte?

BALTHAZAR, continuant.

Je lâche mon faucon....

LE ROI.

Agnès aussi fait faute.

BALTHAZAR.

C'était sur un pluvier ....

LE ROI.

Balthazar, prends ton cor,
Et sonne le départ.

Balthazar sonne.

Bien.

BALTHAZAR, vivement.

Je le vois encor :
Il n'avait pas, je crois, donné trente coups d'aile..

LE ROI.

Tiens, reprends coquette.

BALTHAZAR.

Ah! venez, mademoiselle

LE ROI, allant à la porte.

Ton cor a fait merveille; et voilà que céans
Le Comte arrive enfin...

Regardant, et cherchant à distinguer qui l'accompagne.

Avec...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; LE COMTE; JEAN, BATARD D'ORLÉANS.

JEAN D'ORLÉANS, entrant.

Jean d'Orléans!

LE ROI.

Dunois!... mon cher Dunois!... Pardieu! quand je désire
Quelque chose, aussitôt la chose arrive!..

Il lui frappe sur l'épaule.

JEAN D'ORLÉANS.

Sire,
De votre bon accueil je suis reconnaissant;
Mais si vous vouliez bien frapper moins fort.....

Il ôte son casque: on voit qu'il a reçu à la tête une blessure dont le sang coule encore.

LE ROI, reculant.

Du sang!...
Ah! mon brave Dunois!...

JEAN D'ORLÉANS.

C'est une égratignure....
Mais, saint Jean! C'est heureux que j'ai la tête dure!
Un vilain aurait eu le front fendu.

LE ROI.

Comment!..
Tu viens donc de te battre?

JEAN D'ORLÉANS.

Oui, sire, et rudement!

LE ROI.

Eh bien, il te fallait, aussitôt la bataille,
Pour chasser avec nous conduire ici Xaintraille.

JEAN D'ORLÉANS.

Xaintraille est prisonnier.

LE ROI.

Xaintraille prisonnier!...

JEAN D'ORLÉANS.

On l'a mis à rançon.

LE ROI.

Holà! mon argentier!
Que reste-t-il encor dans ta pauvre escarcelle?

L'ARGENTIER.

Onze cents écus d'or.

LE ROI, à Jean d'Orléans.

Si cette somme est celle
Qu'il lui faut, tend ton casque.

JEAN D'ORLÉANS.

Il en faudrait encor
Autant: sa rançon est de deux mille écus d'or.

Le roi se tourne vers l'argentier.

L'ARGENTIER.

Sire, s'il m'en reste un, que le ciel m'abandonne!

LE ROI, prenant son bonnet, sur lequel est une couronne.

Voyons des diamans montés sur ma couronne
Le plus beau.

L'ARGENTIER.

Celui-ci jette le plus d'éclat.

LE ROI, brisant la monture, et jetant le diamant dans le casque de Dunois.

Mon plus beau diamant pour mon meilleur soldat.

LE COMTE.

Oh! je le savais bien que son âme était bonne!

LE ROI.

De régler la rançon tu chargeras Narbonne :
Plus tard il m'en rendra bon compte en temps et lieu.

JEAN D'ORLÉANS.

Sire, il règle la sienne à cette heure avec Dieu.

LE ROI.

Mort!..

JEAN D'ORLÉANS.

Mort. — Contre l'avis de Douglas et Xaintraille,
Narbonne ce matin a livré la bataille...
A sa faute il n'a pas survécu.

LE ROI.

Dieu merci,
Douglas est sain et sauf, j'espère?...

JEAN D'ORLÉANS.

Mortaussi.

LE ROI.

Oh! mon pauvre Douglas, mon allié fidèle,
Toi qui vins de l'Écosse embrasser ma querelle,
Te voir mourir pour moi!... Je suis bien malheureux!...
D'Aumale, Rambouillet, Vantadour?..

JEAN D'ORLÉANS.

Morts comme eux.

LE ROI.

Lafayette et Gaucourt?...

JEAN D'ORLÉANS.

Prisonniers.

LE ROI.

Et l'armée?...

JEAN D'ORLÉANS.

Au feu qui s'est éteint demandez sa fumée!

LE ROI.

Détruite!...

JEAN D'ORLÉANS.

Dispersée; et de chaque côté,
Chaque chef qui survit, selon sa volonté,
Devant Bedford vainqueur en hâte se retire...
Le roi seul les pourrait rallier.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, AGNÈS.

AGNÈS, s'approchant du roi.

Adieu, sire.

LE ROI.

Où vas-tu donc, Agnès?

AGNÈS.

Je pars.

LE ROI.

Toi!...

AGNÈS.

Monseigneur,
Un bohémien jadis me prédit cet honneur...
Et j'en ai quelque temps conservé l'espérance...
Que je posséderais l'amour du roi de France :
De mon cœur prévenu n'écoutant que la loi,
J'avais cru jusqu'ici que vous étiez le roi;
Mais du titre et du rang Bedford vous dépossède;
Et puisque sans combat votre altesse les cède,
Bedford est le seul roi de France, et me voilà
Prête à joindre Bedford.

LE ROI.

Ah ! c'est comme cela !..
Viens ici, Comte : as-tu quelque cheval de guerre
Qu'un roi puisse monter ?

LE COMTE.

J'ai celui de mon père.

LE ROI.

Ordonne qu'à l'instant on me l'amène ici.

LE COMTE, à son écuyer.

Obéissez au roi, sire écuyer.

LE ROI.

Merci.
As-tu dans ce château quelqu'armure à ma taille,
Qu'un roi puisse porter le jour d'une bataille ?

LE COMTE, lui montrant les panoplies.

Voyez, sire.

LE ROI.

C'est bien : la plus forte est pour moi.

LE COMTE.

Détachez cette armure, et couvrez-en le roi (1).

LE ROI.

De votre mission maintenant je désire
Savoir le résultat : racontez-la-moi.

LE COMTE.

Sire,
J'ai vu Jean six.

LE ROI.

Eh bien ?... J'écoute.

(1) Depuis ce vers jusqu'aux mots : *Dunois, mes éperons,* les gens du Comte arment le Roi.

JEAN D'ORLEANS

Sire, nous écoutons vos ordres à genoux.

LE ROI.

Qu'un seul cri désormais soit proféré par nous!
Nous verrons qui plus haut dans le combat le pousse :
« Montjoie et Saint-Denis! Charles à la rescousse! »

TOUS.

Montjoie et Saint-Denis! Charles à la rescousse!

LE ROI.

Et maintenant, Agnès, dites quel est le roi...
Allons, mes fauconniers, en chasse!.... Suivez-moi!

Il sort. — Tous le suivent.

LE COMTE, à Dunois.

Ne l'abandonnez pas, et modérez la flamme
De ce premier transport.

A Agnès.

Honneur à vous, madame!

AGNÈS.

Comte, honneur à Dieu seul qui m'ouvrit ce chemin,
A Dieu, qui tient le cœur des princes dans sa main!

Ils sortent ensemble

BALTHAZAR, un instant seul.

Allons, pour aujourd'hui notre chasse varie :
L'Anglais est un gibier de haute vénerie ;
Mais comme à ses chasseurs quelque coup peut échoir,
Coquette, nous allons retourner au perchoir.

Il va pour sortir.

SCÈNE V.

BALTHAZAR; BÉRENGÈRE, soulevant la portière.

BÉRENGÈRE.

Fauconnier...

BALTHAZAR.

Noble dame....

BÉRENGÈRE.

Est-ce que pour l'armée
Le Comte avec le roi va partir?.. Enfermée
Dans cet appartement, j'entendais mal... Il faut
Que je sache à l'instant s'il part.

BALTHAZAR.

Ils parlaient haut
Cependant.

BÉRENGÈRE.

Mais part-il? part-il?.. Oh! sur votre âme!
Répondez-moi : part-il à l'instant?..

BALTHAZAR.

Non, madame :
Il reste cette nuit, et ne part que demain.

BÉRENGÈRE, lui donnant une bourse.

Voilà pour vous.

BALTHAZAR, sortant.

Que Dieu bénisse votre main!

JEAN D'ORLEANS

Sire, nous écoutons vos ordres à genoux.

LE ROI.

Qu'un seul cri désormais soit proféré par nous!
Nous verrons qui plus haut dans le combat le pousse :
« Montjoie et Saint-Denis! Charles à la rescousse! »

TOUS.

Montjoie et Saint-Denis! Charles à la rescousse!

LE ROI.

Et maintenant, Agnès, dites quel est le roi...
Allons, mes fauconniers, en chasse!.... Suivez-moi!

Il sort. — Tous le suivent.

LE COMTE, a Dunois.

Ne l'abandonnez pas, et modérez la flamme
De ce premier transport.

A Agnès.

Honneur à vous, madame!

AGNÈS.

Comte, honneur à Dieu seul qui m'ouvrit ce chemin,
A Dieu, qui tient le cœur des princes dans sa main!

Ils sortent ensemble

BALTHAZAR, un instant seul.

Allons, pour aujourd'hui notre chasse varie :
L'Anglais est un gibier de haute vénerie ;
Mais comme à ses chasseurs quelque coup peut échoir,
Coquette, nous allons retourner au perchoir.

Il va pour sortir.

SCÈNE V.

BALTHAZAR; BÉRENGÈRE, soulevant la portière.

BÉRENGÈRE.

Fauconnier...

BALTHAZAR.

Noble dame....

BÉRENGÈRE.

Est-ce que pour l'armée
Le Comte avec le roi va partir?.. Enfermée
Dans cet appartement, j'entendais mal... Il faut
Que je sache à l'instant s'il part.

BALTHAZAR.

Ils parlaient haut
Cependant.

BÉRENGÈRE.

Mais part-il? part-il?.. Oh! sur votre âme!
Répondez-moi : part-il à l'instant?..

BALTHAZAR.

Non, madame :
Il reste cette nuit, et ne part que demain.

BÉRENGÈRE, lui donnant une bourse.

Voilà pour vous.

BALTHAZAR, sortant.

Que Dieu bénisse votre main!

BÉRENGÈRE, seule.

Oh ! je sens sur mon cœur tout mon sang qui retombe !...
J'étouffe entre ces murs comme dans une tombe !...

Tombant dans un fauteuil.

J'avais cru qu'il partait... Oh ! que je souffre !.. C'est
Comme si de deux mains de fer on me pressait !...

Se levant tout-à-coup.

Mon Dieu ! secourez-moi : le voici !

SCÈNE VI.

BÉRENGÈRE, LE COMTE.

LE COMTE, étonné.

Bérengère !..

BÉRENGÈRE.

Déjà vous suis-je donc devenue étrangère
A ce point aujourd'hui, que vous vous étonnez
De me voir ?. . En ce cas, monseigneur, pardonnez;
Mais j'avais cru... peut-être ai-je eu tort...

Le Comte fait un mouvement d'impatience.

Qu'il vous plaise
De me dire s'il faut que je parle ou me taise...

LE COMTE.

Parlez.

BÉRENGÈRE.

J'avais donc cru, dis-je, qu'auparavant
D'ensevelir mes jours dans un tombeau vivant,
De permettre entre nous qu'à tout jamais se brise
Un nœud béni par Dieu, consacré par l'Église,
Je devais, quand jaillit sur moi ce deshonneur,
Venir auprès de vous en disant : « Monseigneur,

Qu'ai-je fait pour qu'usant ainsi de votre force,
Vous veuillez me flétrir de ce honteux divorce ?
Le juge à l'accusé dit du moins son forfait...
Avant de me punir, mon juge, qu'ai-je fait ? »

LE COMTE.

Bérengère, celui dont la bouche parjure
Sur toi d'un seul soupçon ferait planer l'injure
A ses pieds aussitôt, de sa faute averti,
Verrait tomber mon gant avec un démenti...
Non, la femme la plus pure et la plus fidèle
Te pourrait, je le sais, prendre encor pour modèle :
Il n'est point un devoir à ton sexe imposé
Dont l'accomplissement ne te parût aisé ;
Et le Seigneur au ciel, pour dire ses louanges,
Te garde à ses côtés place parmi les anges ;
Mais un homme enchaîné par le rang que je tiens
Accepte des devoirs plus larges que les tiens ;
Et quoique ces devoirs soient souvent un supplice,
Quand l'heure est arrivée, il faut qu'il les remplisse.
Il se débat long-temps pour garder son bonheur ;
Mais tout vient se briser contre le mot honneur.
Or, l'honneur de la France et l'honneur de ma race
Veulent tous deux qu'un jour un enfant me remplace,
Afin que de tous deux soutenant le renom,
Il combatte pour elle et transmette mon nom...
Voilà tout, Bérengère.

BÉRENGÈRE.

Oui, je le sais ; mais, Charle,
Croyez-vous qu'en mon cœur le seul orgueil me parle?..

Oh! non, non : plus que lui me parle mon amour,
Aussi fort aujourd'hui qu'il fut le premier jour
Où je répondis *oui*, quand votre voix si chère
Me dit : « M'acceptes-tu pour époux, Bérengère?..»
Oh! vous l'avez bien dit, et c'est la vérité :
De mille soins divers un homme tourmenté
Conserve pour l'amour peu de place en son âme;
Et cela se conçoit; mais la femme!.. la femme,
Qui ne peut ici bas espérer de bonheur
Que celui qui lui vient de son maître et seigneur;
Qui de l'aimer toujours, à sa prière même,
Fit jadis le serment, tient ce serment et l'aime...
Quand il vient tout-à-coup lui donner l'ordre, un jour,
Parce qu'il n'aime plus, d'éteindre son amour,
Elle est bien pardonnable, hélas! la pauvre femme,
De ne pouvoir souffler sur le feu de son âme
Après l'avoir gardé dix ans comme un trésor!..
Charles, pardonnez-moi de vous aimer encor!

LE COMTE.

Oh! je voudrais avoir, dût sa vie être un crime,
Dût son écu porter la barre illégitime,
Un enfant, quel qu'il fût, de mon nom héritier,
Pour qu'avec moi ce nom ne meure pas entier;
Dussé-je, expiant seul sa naissance funeste,
De mes jours dans un cloître ensevelir le reste!

BÉRENGERE.

Écoute : Dieu parfois veut éprouver nos cœurs;
Et lorsque de l'épreuve ils sont sortis vainqueurs,
Sa colère fait place à sa miséricorde,
Et ce qu'il refusa long-tems, il nous l'accorde :

Attends encor avant de m'éloigner de toi;
Attends, et le Seigneur aura pitié de moi.

LE COMTE.

Au milieu des hasards d'une guerre mortelle,
Attendre !.. Et pour frapper la mort attendra-t-elle ?

BÉRENGÈRE.

La mort !.. Oh ! monseigneur, je prierai tant pour vous
Que l'ange des combats écartera les coups...
N'est-il pas quelque part un saint pélerinage
Que je puisse voter ?.. Quel que soit le voyage,
Je le ferai, fût-il en des lieux inconnus,
A l'autre bout du monde !

LE COMTE.

Enfant !

BÉRENGERE.

J'irai pieds nus !..
Que brille le soleil ou gronde la tempête,
J'irai sans demander un abri pour ma tête;
J'irai pleurant, priant, un rosaire à la main,
Et je ne dormirai qu'au revers du chemin !

LE COMTE.

Rappelle, au nom du ciel, ta raison qui s'écarte !

BÉRENGÈRE.

Dites-moi, monseigneur, voulez-vous que je parte ?

LE COMTE.

Impossible.

BÉRENGÈRE.

Et pourquoi ?..

Universitas BIBLIOTHECA

LE COMTE.

J'ai dit.

BÉRENGÈRE.

Cette action...
Vous n'y songez donc pas?... c'est ma damnation!...
Car vous me renvoyez pour prendre une autre épouse,
N'est-ce pas?.. N'est-ce pas?.. Eh! bien, je suis jalouse!..
Oh! que sera-ce donc lorsque jusqu'à l'autel,
Quand je voudrai prier, viendra ce bruit mortel
Qu'une autre est votre femme!...Oh! monseigneur, je tremble
De mêler la prière et le blasphème ensemble,
Et dans mon désespoir, d'appeler le courroux
De Dieu sur moi, sur elle, et peut-être sur vous!

LE COMTE.

Dieu donnera la force à celle qu'il afflige.

BÉRENGÈRE.

Le pouvoir de Dieu même, et fît-il un prodige,
Sur l'avenir lui seul pourrait-être exercé ;
L'avenir est à lui, mais non pas le passé :
Peut-il, quelle que soit sa puissance suprême,
Faire que votre voix ne m'ait pas dit : « Je t'aime! »
Et que de cette voix l'accent encor vainqueur
Ne soit en ce moment tout vivant dans mon cœur?...
Pour me faire oblier ce son, cette parole,
Je sais bien, s'il le veut, qu'il peut me rendre folle,
M'ôter le souvenir; mais il ne peut, je crois,
Empêcher que ces mots n'aient été dits cent fois!...
Rappelez-vous ces mots, Charles, je vous supplie!...
Voyez : à vos genoux je pleure et m'humilie...

Oh ! ne détournez pas de moi votre regard !...
Oh ! grâce, monseigneur !...

LE COMTE, la prenant par le bras.

Levez-vous.... C'est trop tard.

BÉRENGÈRE.

Pour chercher la pitié dans votre cœur de pierre,
J'ai d'abord à mon aide appelé la prière;
Bientôt vous avez vu l'excès de mes douleurs
Éclater en sanglots et se répandre en pleurs;
Puis enfin je me suis, la tête échevelée,
Jetée à vos genoux, et je m'y suis roulée :
Que voulez-vous encor? Est-il quelque moyen?...
Parlez!... Mais parlez donc, si vous êtes chrétien!...
On répond quelque chose à cette pauvre femme;
On ne la laisse pas avec la mort dans l'âme;
On la console, on pleure avec elle; on lui dit
Un mot d'amour ... un seul !... Oh ! soyez donc maudit!

LE COMTE sonne. — Un domestique paraît.

Le Chapelain.

BÉRENGÈRE, entrant chez elle.

Adieu !... Vos mains creusent ma tombe,
Monseigneur : priez Dieu pour que seule j'y tombe!

SCÈNE VII.

LE COMTE seul ; puis YAQOUB ET LE CHAPELAIN.

LE COMTE.

C'est bien. — Dans un instant soyez prête à partir,
Lorsque le Chapelain viendra vous avertir.

Bien mieux que votre amour je brave votre haine....
Est-ce vous, Chapelain ?

Il se retourne et aperçoit Yaqoub.

Yaqoub, qui te ramène?

YAQOUB.

Puisque l'on m'a donné comme l'on donne un chien,
Comme un chien j'ai brisé ma laisse, et je revien....
Mais au maître aujourd'hui le chien sert de modèle,
Car le maître est ingrat et le chien est fidèle.

Il reprend sa place accoutumée.

LE COMTE.

Puisque tu l'aimes mieux, demeure donc ici.

Au Chapelain qui entre

Messire Chapelain, vous voilà, Dieu merci!
A quitter ce château Bérengère s'apprête.

Yaqoub écoute avec attention.

Quel que soit le couvent qu'elle ait pris pour retraite,
Messire, à ce couvent vous l'accompagnerez :
A l'abbesse, en mon nom, vous vous engagerez
A payer une dot plus riche et plus certaine
Que celle qu'en entrant lui paîrait une reine;
Et puis vous reviendrez... car pour ce soir j'attends
Isabelle, et demain je partirai.... Le temps
Est mesuré pour moi d'une main bien avare !...
Ainsi donc hâtez-vous, mon père.

A un valet.

Qu'on prépare
Un palefroi bien doux... Messire, attendez là...
Pour la laisser passer je me retire.

YAQOUB.

Allah!...

Il se lève, et va au Comte.

Maître....

LE COMTE.

Encor !

YAQOUB.

Tu m'avais hier offert de me rendre
Un bien que Dieu lui seul a le droit de nous prendre,
La liberté : veux-tu me la donner encor?
J'avais mal calculé le prix de ce trésor
Quand je le refusai.

LE COMTE.

Quelle te soit rendue,
Puisque je te l'offris.

Il prend un parchemin sur la table, y écrit quelques mots, y applique son sceau ; puis le donne à Yaqoub.

La chose offerte est due.
Adieu.

YAQOUB.

Merci.

Le Comte sort.— Le Chapelain va frapper à la porte de Bérengère.— Elle s'ouvre: une femme voilée en sort, portant un costume exactement pareil à celui de Bérengère.

LE CHAPELAIN.

Mettez vos pleurs aux pieds de Dieu,
Ma fille!... Dieu peut seul vous consoler.

Il s'éloigne avec elle.

YAQOUB, suivant cette femme des yeux.

Adieu,
Ange qui descendis de la voûte éternelle
Pour rafraîchir mon front en le touchant de l'aile...
Tu remontes sans doute au séjour des heureux :
Mahomet te rappelle....

BÉRENGÈRE, du seuil de son appartement.

Yaqoub!

YAQOUB, regardant tour-à-tour la femme qui s'éloigne et Bérengère qui l'appelle

Elles sont deux!...

BÉRENGÈRE.

Yaqoub... Eh bien! ma voix vous est-elle étrangère?

YAQOUB.

Bérengère, est-ce vous?...

BÉRENGÈRE.

Moi-même.

YAQOUB.

Bérengère,
Vous restez donc ici?...

BÉRENGÈRE.

J'y reste.

YAQOUB.

Et qui part donc
Avec le Chapelain?...

BÉRENGÈRE.

Ma suivante.

YAQOUB.

Pardon...
Mais vous ne savez pas....

BÉRENGÈRE.

Je sais tout.

YAQOUB.

Que le Comte...

BÉRENGÈRE.

Esclave, je te dis que je connais ma honte.

YAQOUB.

Quoi ! vous savez qu'une autre ici, dans un instant,
Va venir ?...

BÉRENGÈRE.

Que dis-tu ?...

YAQOUB.

Que le Comte l'attend....

BÉRENGERE.

Tu mens !...

YAQOUB.

Que pour ce soir on pare la chapelle....

BÉRENGÈRE.

Tu mens !..

YAQOUB.

Qu'André l'amène, et d'avance l'appelle
Comtesse !...

BÉRENGÈRE.

Je te dis que tu mens !...

En ce moment Isabelle, conduite par André, arrive à cheval par la porte du fond de la cour.— Le Comte va à elle, et lui offre la main pour descendre.

YAQOUB.

Soit.... Eh bien !

Lui montrant Isabelle et le Comte.

Regardez.... Maintenant, que me dites-vous ?

BÉRENGÈRE, accablée.

Rien.

YAQOUB.

Rien !.... Regardez encore : il l'embrasse !

BÉRENGÈRE.

Anathême !...

YAQOUB.

Et vous ne dites rien ?...

BÉRENGERE, avec fureur.

Je te dis que je t'aime !...

Elle veut rentrer.

YAQOUB, la retenant.

Restez, restez, restez!....

BÉRENGÈRE.

Le Comte peut me voir.

YAQOUB.

Où vous retrouverai-je?...

BÉRENGÈRE.

Ici, ce soir.

Elle rentre.

YAQOUB.

Ce soir!...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES ARCHERS à table; YAQOUB debout près de la porte de Bérengère.

UN ARCHER.

Pardieu! la venaison est bonne!

ANDRÉ.

Elle est parfaite!...
Je ne me doutais pas que pour pareille fête,
Hier matin, au château je rapportais ce daim...
Un morceau, sans rancune, Yaqoub.

YAQOUB.

Je n'ai pas faim.

UN ARCHER, à André.

Ah, ça! mais te voilà dans la faveur du maître!
Tu nous protégeras.

ANDRÉ.

Vous raillez; mais peut-être
C'est quelque chose au moins qu'avoir été choisi,
Messieurs, par monseigneur Charles de Savoisy,
Pour ramener sa femme en ce château..... J'espère
Qu'un nouveau mariage enfin le rendra père,
Et que je n'irai pas une seconde fois
En pareille ambassade..... A cet effet, je bois
A la jeune Comtesse !

TOUS.

Et nous... nous!...

YAQOUB.

Misérable!...

ANDRÉ.

Heim! que dis-tu?

YAQOUB.

Je dis qu'à cette même table,
Par toi-même excités, les hommes que voici
Hier acceptaient un toast pareil à celui-ci....
Seulement il était à la santé d'une autre.

ANDRÉ.

Porte ton toast à toi : nous porterons le nôtre.

YAQOUB.

Je ne bois pas.

ANDRÉ.

Eh bien, laisse-nous boire alors;
Ou si nous te gênons, va faire un tour dehors.

YAQOUB.

Il me plaît de rester.

ANDRÉ.

Reste; mais, par Saint-Charle!
Tais-toi.

YAQOUB.

J'ai quelque chose à dire encore.

ANDRÉ.

Parle.

YAQOUB.

Qu'un seul fasse raison à ce toast maudit,
Et je brise mon verre entre ses dents. — J'ai dit.

André se lève pour menacer Yaqoub.

UN ARCHER, bas à André.

Souviens-toi de Raymond !...

On entend la cloche.

Il faut qu'à la chapelle
Nous nous rendions, André : voilà qui nous appelle.

Ils sortent.

SCÈNE II.

YAQOUB; puis BÉRENGÈRE.

YAQOUB.

Que vous avez été lents à partir, Giaours!...
Qu'Allah de votre vie enlève autant de jours
Qu'en restant en ces lieux, d'où ce son vous renvoie,
Vous m'avez enlevé de minutes de joie !

Soulevant la tapisserie.

Venez : ils n'y sont plus, Bérengère; venez...

Ne m'entendez-vous pas?...

Se retournant.

Nazaréens damnés!...
Bérengère!.. Oh! mon cœur, qui se gonfle et s'élance,
Est tout prêt à briser ma poitrine!..

BÉRENGÈRE, paraissant.

Silence!..

YAQOUB

C'est vous!..

BÉRENGÈRE.

Sommes-nous seuls?

YAQOUB.

Oui, seuls.

BÉRENGÈRE.

Écoutez bien...
Éteignez ces flambeaux d'abord...

YAQOUB.

On n'entend rien :
Ils sont à la chapelle où les unit le prêtre.

BÉRENGÈRE.

Assez, assez!.. Parlons d'autre chose : peut-être
Autour de ce château quand vous erriez le soir,
Quand vous aviez long-temps, dans votre désespoir,
Tourné vers l'Orient les yeux et la pensée,
Vous êtes-vous assis, et, la tête baissée,
Par un demi sommeil le regard obscurci,
Avez-vous fait parfois le songe que voici :
Vous étiez au désert assis sous votre tente:
Vous regardiez au loin la nuée éclatante
Où, vers la fin du jour, dans un océan d'or

Le soleil élargi se balance et s'endort.
Tandis que l'on tirait le lait de leurs mamelles,
Vous entendiez sonner les grelots des chamelles
Au son de votre voix toujours obéissans ;
Vos fidèles chevaux accouraient hennissans....
Auprès de vous assise, une femme étrangère,
Que ceux de l'Occident appelaient Bérengère,
Entourait votre cou de ses bras amoureux,
Et vous disait : « Yaqoub, vous trouvez-vous heureux? »

YAQOUB.

Oh! d'écouter cela me croyez-vous le maître?....

BÉRENGERE.

Ce songe, dites-moi, vous l'avez fait peut-être?

YAQOUB.

Mille fois! mille fois!...

BÉRENGÈRE.

Et lorsque quelque daim,
Passant auprès de vous avec un bruit soudain,
Venait rompre le charme, et que de votre songe
Tout, à l'entour de vous, attestait le mensonge,
Que vous vous retrouviez esclave, pauvre et nu...
Si quelqu'un, tout-à-coup près de vous survenu,
Vous eût, par le pouvoir d'un démon ou d'un ange,
Fait la réalité de votre rêve étrange,
Et n'exigeât de vous en retour, seulement
Que votre obéissance un seul jour, un moment;
Mais une obéissance aussi que rien n'émousse,
Comme celle du fer à la main qui le pousse,

Au prix de ce moment, auriez-vous hésité
D'acheter du bonheur pour une éternité?

YAQOUB.

Une seule personne aurait eu la puissance
De soumettre mon cœur à cette obéissance :
C'est celle que je vois dans ce songe si doux ;
Et je n'ai pas besoin de dire que c'est vous.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, écoutez donc!.. Voulez-vous que ce rêve
Par la réalité quelque matin s'achève?
Voulez-vous retrouver votre désert natal,
La caravane assise à l'ombre du nopal,
Vos chevaux si légers à la course inconstante,
Vos cent chameaux couchés autour de votre tente,
Cette femme du Nord dont les bras amoureux?....

YAQOUB.

Vous m'allez demander quelque chose d'affreux,
N'est-ce pas?.. Mais n'importe !

BÉRENGÈRE.

Yaqoub, si vos paroles
Ne vous échappent pas comme des sons frivoles,
Vous m'avez dit ces mots : « S'il était par hasard
« Un homme dont l'aspect blessât votre regard;
« Si ses jours sur vos jours avaient cette influence,
« Que son trépas pût seul finir votre souffrance ;
« De Mahomet lui-même eût-il reçu ce droit,
« Quand il passe, il faudrait me le montrer du doigt.... »
Vous avez dit cela.

YAQOUB.

Je l'ai dit... je frissonne !...
Mais un homme par moi fut excepté....

BÉRENGÈRE.

Personne !

YAQOUB.

Un homme à ma vengeance a le droit d'échapper...

BÉRENGÈRE.

Si c'était celui-là qu'il te fallût frapper ?..
S'il fallait que sur lui la vengeance fût prompte?...

YAQOUB.

Son nom?...

BÉRENGÈRE.

Le Comte.

YAQOUB.

Enfer!... Je m'en doutais !

BÉRENGÈRE.

Le Comte,
Entendez-vous?.. le Comte !... Eh bien ?...

YAQOUB.

Je ne le puis....

BÉRENGÈRE.

Adieu donc pour toujours !...

YAQOUB.

Restez... ou je vous suis.

BÉRENGERE.

J'avais cru jusqu'ici.... quelle croyance folle !...
Que les chrétiens eux seuls manquaient à leur parole:
Je me trompais... C'est tout.

YAQOUB

Madame!....

BÉRENGERE.

Laissez-moi...

Se retournant

Mais vous me mentiez donc?

YAQOUB.

Vous savez bien pourquoi...
Ma vengeance ne peut s'allier à la vôtre:
Il m'a sauvé la vie... Oh! nommez-moi tout autre.....

BÉRENGÈRE.

Et quel autre nommer dont le pouvoir fatal
Depuis six ans, Yaqoub, vous ait fait plus de mal?..
Oh! rappelez-vous donc, rappelez-vous.....

YAQOUB.

Madame,
Je me rappelle tout.

BÉRENGERE.

Il a perdu votre âme,
Vous l'avez dit vous-même, il vous a pour toujours
Ravi pays, parens, liberté, joie, amours...
Il vous ôte un bonheur chaque fois qu'il vous touche!

YAQOUB.

Et cette goutte d'eau qu'il versa sur ma bouche!..

BÉRENGERE.

S'il vous a conservé la vie, eh! n'est-ce pas
Pour vous faire plus tard subir mille trépas?..
L'esclavage entre vous rétablit l'équilibre:
Il vous a fait esclave enfin!....

YAQOUB, montrant la signature du Comte.

Il me rend libre !

BÉRENGERE.

C'est bien !.. Et vous rend-il avec la liberté
Mon amour, qui dix ans par lui vous fut ôté?

YAQOUB.

Un instant, Bérengère, écoutez-moi...

BÉRENGERE.

J'écoute...

Dites vite !

YAQOUB.

J'ai cru... je me trompais sans doute...
Qu'ici vous aviez dit... ici même... pardon...

BÉRENGERE.

Quoi?

YAQOUB.

Que vous m'aimiez...

BÉRENGERE.

Oui, je l'ai dit.

YAQOUB.

Alors donc,
Puisque même destin, même amour nous rassemble,
Bérengère, ce soir ....

BÉRENGERE.

Eh bien?...

YAQOUB.

Fuyons ensemble !

BÉRENGERE.

Sans frapper?...

YAQOUB.

Ses remords vous vengeront-ils pas?

BÉRENGÈRE.

Esclave!... me crois-tu le cœur placé si bas,
Que je puisse souffrir qu'en ce monde où nous sommes,
J'aie été tour-à-tour l'amante de deux hommes,
Dont le premier m'insulte, et qui tous deux vivront
Sans que de celui-là m'ait vengé le second?...
Crois-tu que dans un cœur ardent comme le nôtre
Un amour puisse entrer sans qu'il déchire l'autre?...
Si tu l'as espéré, l'espoir est insultant!

YAQOUB.

Bérengère!...

BÉRENGÈRE.

Entre nous tout est fini... Va-t'en!

YAQOUB.

Grâce!...

BÉRENGÈRE.

Je saurai bien trouver pour cette tâche
Quelque main moins timide et quelqu'âme moins lâche,
Qui fera pour de l'or ce que toi, dans ce jour,
Tu n'auras pas osé faire pour de l'amour!...
Et s'il n'en était pas, je saurai bien moi-même,
De cet assassinat affrontant l'anathème,
Me glisser au milieu des femmes, des valets
Qui flattent les époux de leurs nouveaux souhaits,
Et les faire avorter ces souhaits trop précoces,
En vidant ce flacon dans la coupe des noces!

YAQOUB.

Du poison !...

BÉRENGÈRE.

Du poison. —Mais ne viens plus après,
Esclave, me parler d'amour et de regrets...
Refuses-tu toujours ?... Il me reste un quart d'heure :
C'est encor plus de temps qu'il ne faut pour qu'il meure...
Un quart d'heure... réponds : mourra-t-il de ta main?
Es-tu prêt?... Réponds-moi, car j'y vais... dis !...

YAQOUB.

Demain....

BÉRENGÈRE.

Demain !... Et cette nuit, dans cette chambre même,
Ainsi qu'il me l'a dit, il lui dira : « Je t'aime !... »
Demain !... Et d'ici là que ferai-je ?.. Oh ! tu veux,
La nuit, qu'à pleines mains j'arrache mes cheveux,
Que je brise mon front à toutes les murailles,
Que je devienne folle !.. Oh !... demain !.. Mais tu railles !..
Et si ce jour était le dernier de nos jours,
Si cette nuit d'enfer allait durer toujours !...
Il le peut ordonner si c'est sa fantaisie...
Demain !... Et si je suis morte de jalousie !...
Tu n'es donc pas jaloux, toi, tu ne l'es donc pas?...

YAQOUB.

Oh !...

BÉRENGÈRE.

Si je te disais : « C'est là que, dans ses bras,
Le Comte mille fois de l'amour le plus tendre
M'a donné l'assurance... » Ah ! tu pourrais m'entendre
Sans te tordre les mains, blasphémer, et sentir

A ma voix tes cheveux se dresser et blanchir!...
Ah! tu n'es pas jaloux!.. Écoute alors...

YAQOUB.

Madame!..

BÉRENGÈRE.

Écoute : je l'aimais à renier mon âme,
S'il l'avait exigé... Juge de mes transports
Quand, après une absence, il revenait!.. Alors,
C'était des cris, des pleurs, des extases, des rires,
Dont la nuit jusqu'au jour prolongeait les délires...
Mais tu ne comprends pas, toi : tu n'es pas jaloux!..

YAQOUB, tirant son poignard.

Par pitié! tuez-moi, madame.... ou taisez-vous!

BÉRENGÈRE.

Oh! c'était une joie à faire envie aux anges;
C'étaient des mots d'amour les éternels échanges....
Tout ce qu'invente enfin l'âme et la passion!

YAQOUB.

Et moi, pendant ce temps... Oh! malédiction!

BÉRENGÈRE.

C'était là, là!.. Vois-tu? dans cette chambre même!

YAQOUB.

Allah!.. Tu le veux donc?...

BÉRENGÈRE.

Je te dis que je l'aime,
Que malgré mon affront, un mot d'amour de lui
Me pourrait à ses pieds ramener aujourd'hui...
Ainsi, tant qu'il vivra, songes-y, je t'échappe...
Car je l'aime, entends-tu?...

YAQOUB.

Quand faut-il que je frappe?

BÉRENGÈRE.

Lui vivant, il me reste un espoir de retour;
Lui mort, je t'aimerai de tout cet autre amour...
N'est-ce pas? maintenant tu sens qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il meure à l'instant?... Si j'attendais une heure,
Sais-je ce que mon cœur dans une heure voudrait?...
Peut-être te dirais-je : « Arrête!... »

YAQOUB.

Je suis prêt....
Ordonne !

BÉRENGÈRE.

Il faut, vois-tu? qu'en cette chambre il tombe;
Qu'en marchant vers ce lit son pied heurte sa tombe...
Car il va revenir en cette chambre là,
Conduisant sa nouvelle épouse.

YAQOUB, tressaillant.

Le voilà!...

On voit s'avancer le Comte, conduisant sa nouvelle épouse. — Deux pages les précèdent avec des flambeaux. — Autour d'eux, vassaux et valets, tous criant:

Vive notre Comtesse!

BÉRENGÈRE.

Enfer !...

TOUS.

Vive le Comte!

BÉRENGERE.

Crois-tu que la vengeance égalera la honte ?...
Hésiterais-tu ?...

YAQOUB.

Non.

BÉRENGÈRE.

Hâte-toi!.. hâte-toi !..
Pour entrer avant lui tu n'as qu'un instant... voi!..
Mais va donc!..Oh! malheur!.. Qu'est-ce donc qui t'arrête?..
Que faut-il que je fasse à mon tour?... je suis prête...
Dis.... me veux-tu tromper, Yaqoub, jusqu'à la fin?..
Il ne sera plus temps... damnation !...

Elle le pousse. — Il entre dans la chambre.

Enfin !..

Elle se jette derrière le prie-dieu.—Le Comte passe dans la salle.— Les pages le précèdent, entrent dans la chambre, déposent deux flambeaux, et sortent. — Pendant ce temps, les vassaux crient :

Vive le Comte!

LE COMTE, jetant une poignée d'or.

A vous!

TOUS.

Vive notre Comtesse !

LE COMTE.

Ma belle mariée, allons, faites largesse,
Et toutes ces voix-là prîront le ciel pour vous.

La jeune mariée jette sa bourse.

TOUS.

Vive le Comte!

LE COMTE.

Bien, enfans. — Retirez-vous.

Ils sortent tous par la porte du fond.— Le Comte et son épouse entrent dans la chambre. — A mesure que les torches s'éloignent, le théâtre retombe dans l'obscurité, et Bérengère se lève lentement.

BÉRENGERE, seule.

Priez... Il vous l'a dit.... Ce sera pour son âme;
Car l'ange de la mort est là qui la réclame....
Et si quelqu'un de vous par hasard a souci
De la mienne, pour elle alors qu'il prie aussi!..

Tressaillant.

N'ai-je pas entendu?... Non, rien... Si son courage
Faillissait!.. Il se peut que cela soit... O rage!...
J'aurais dû me servir pour lui de ce poison,

Elle retire le flacon de sa poitrine.

Et réserver pour moi le poignard... Trahison!...
Qu'attend-il donc?... Eh bien?...

LE COMTE, frappé dans la coulisse.

Ah!...

BÉRENGÈRE.

Le voilà qui tombe!...

Elle avale le poison.

Savoisy... retiens-moi ma place dans ta tombe.

LA JEUNE COMTESSE, dans la chambre.

Au secours!.. Au secours!...

YAQOUB, entrant à reculons, son poignard à la main.

Fuyons... il vient!..

LE COMTE, se traînant et soulevant la tapisserie.

C'est toi,
Yaqoub, qui m'as tué!...

BÉRENGÈRE, appuyant ses deux mains sur les épaules d'Yaqoub, qui la cache aux yeux du Comte, et le faisant tomber à genoux, afin d'être vue par celui-ci.

Ce n'est pas lui... c'est moi!

LE COMTE.

Bérengère !...

LA JEUNE COMTESSE, traversant la cour.

Au secours !..

Elle tombe évanouie.

LE COMTE, mourant.

Ah !... ah !...

YAQOUB.

Maintenant, femme,
Fais-moi tout oublier, car c'est vraiment infâme !...
Viens donc !... Tu m'as promis de venir : je t'attends...
D'être à moi pour toujours...

BÉRENGÈRE, les yeux sur le Comte.

Encor quelques instans...
Et je t'appartiendrai tout entière.

YAQOUB.

Oh ! regarde :
Ils accourent aux cris quelle a poussés... Prends garde !..
Nous ne pourrons plus fuir ; il ne sera plus temps...
Ils viennent, Bérengère !...

BÉRENGÈRE.

Attends encore.... attends...

YAQOUB.

Oh ! viens, viens !.. Toute attente à cette heure est mortelle !...
La cour est pleine... vois... Mais viens donc !...

Bérengère tombe sur les genoux.

Que fait-elle ?...

Bérengère, est-ce ainsi que tu gardes ta foi?..
Bérengère, entends-tu?.. viens!...

BÉRENGÈRE, expirant.

Me voilà... prends-moi!...

Elle tombe, la bouche sur celle du Comte.

YAQOUB, la prenant par les cheveux et soulevant sa tête.

Oh! malédiction!.. Sa figure est livide!...
Son cœur...

Il y met la main.

Il ne bat plus!... Sa main...

Prenant le flacon qui s'y trouve.

Le flacon vide!...

LA JEUNE COMTESSE, se relevant, entourée de toute la maison du Comte.

Au secours!.. Oh! venez, venez!... C'est par ici!...

ANDRÉ.

Eh quoi! le Comte mort... et la Comtesse aussi!...

YAQOUB.

Morts.

ANDRÉ.

Notre maître!...

TOUS, s'inclinant vers lui.

Oh!...

YAQOUB.

Bien!... Vous qui, nés sur sa terre,
Portez comme des chiens la chaîne héréditaire,

Demeurez en hurlant près du sépulcre ouvert :
Pour Yaqoub...

Tirant le parchemin du Comte, et le montrant.

Il est libre !.. il retourne au désert !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Ouvrages du même Auteur.

HENRY III ET SA COUR,

Drame en cinq actes, en prose.

STOCKHOLM ET FONTAINEBLEAU,

Drame en cinq actes, en vers.

NAPOLEON, OU TRENTE ANS DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

Drame en six actes, en prose.

ANTONY,

Drame en cinq actes, en prose.

Ouvrages sous Presse:

LA VIEILLE FRONDE,

1648.

SCÈNES HISTORIQUES, PAR HENRI MARTIN.

Un vol. in-8°.

THÉATRE RÉPUBLICAIN POSTHUME ET INÉDIT DE PICARD,

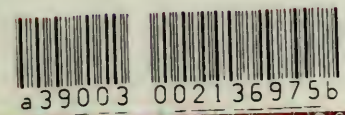
Un vol. in-8°.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

21 JUIN 1994

20 JUIN 1994


a39003 002136975b

CE PQ 2225
.C3 1831
C00 DUMAS, ALEXA CHARLES VII
ACC# 1221734